

## CHAPITRE III

### **Ceci / cela et leurs équivalents yoruba comme éléments de reprise**

#### (i) **Introduction.**

Avant d'entrer dans le vif de notre sujet dans ce chapitre, c'est-à-dire l'analyse du fonctionnement référentiel de 'ceci / cela' et celui de leurs équivalents yoruba dans les textes choisis pour notre travail, nous nous permettons de voir d'abord le fonctionnement de ces pronoms en général, surtout en français selon certains auteurs ; (Sandfeld ;1965, Corblin; 1995 et Combettes; 1983) pour n'en citer que ces trois.

Traditionnellement appelés 'pronoms démonstratifs neutres', 'ceci et cela', selon K.R. Sandfeld (1965 :258) correspondent à 'celui-ci/celui-là' :

*D'une façon générale, on peut dire que 'ceci' marque ce qui est près du sujet parlant, 'cela' ce qui est plus éloigné : 'cela est bon mais ceci vaut encore mieux...'. Si deux choses sont également à proximité de celui qui parle, 'ceci' s'emploie pour ce qui est nommé en premier lieu, 'cela' pour ce qui est nommé en second lieu : 'Choisissez donc... ou ceci ou cela ! Et d'une main, il lui tendait les grands ciseaux, tandis que, de l'autre, il brandissait le revolver.*

C'est ainsi que Sandfeld montre l'emploi situationnel de 'ceci' et 'cela' dans l'un de ses ouvrages qu'il a consacré au fonctionnement syntaxique des pronoms du français en général.

Force est de parler un peu de 'ça' dont on a traditionnellement tendance à considérer comme la forme réduite de 'cela'. Pourtant, bien qu'il y ait des lieux de commutation entre 'cela' et 'ça', il y a quand même des emplois de 'ça' où on ne peut pas utiliser 'cela'. Autrement dit, ce n'est pas dans tous les emplois que 'cela' et 'ça' peuvent se remplacer. Prenons par exemple, l'emploi de 'ça' dans la phrase qui suit : 'Le chien, ça mord.' Dans cette

construction, on ne peut pas mettre 'cela' à la place de 'ça'. L'emploi générique de 'èyí' ou 'iyen' dont l'équivalent français est 'ça' ne peut pas être possible dans ce genre de construction en yoruba. On dira plutôt, pour topicaliser un SN comme on le fait pour 'le chien' dans la version française ; 'Ajá, a ( wọn á) má a bùyàn je' ; ce qui veut dire littéralement ; 'chien, il mord les gens'.

Par ailleurs, Sandfeld poursuit son point de vue sur ces pronoms dits démonstratifs neutres en disant que les deux pronoms 'ceci' et 'cela' s'opposent aussi pour marquer qu'il s'agit tantôt de telle chose, tantôt de telle autre sans qu'on veuille préciser . Par exemple on peut dire : il y a des personnes qui mangent de ceci ... et qui ne sont pas malades... et on en voit d'autres manger de cela et...' Mais dès qu'ils ne sont pas opposés l'un à l'autre, 'ceci' est d'un emploi bien plus restreint que 'cela'. Le sujet parlant, selon Sandfeld (1965) se servira de 'ceci' pour désigner ce qu'il tient par exemple à la main, ce qu'il est en train de faire : 'ceci' est à vous... vous me feriez injure de n'accepter point ce poisson'. Mais dans la grande majorité des cas, c'est 'cela' qu'on emploie pour désigner quelque objet présent, quelque situation ou quelque fait actuels

Francis Corblin (1995) lui aussi, expose des lieux de ressemblance et de différence dans le fonctionnement de 'ceci' et 'cela'. Il montre les emplois dans lesquels 'ceci' peut remplacer 'cela /ça' sans altérer grandement l'acceptabilité de l'énoncé ; soit des exemples comme :

a) Il est venu ? Ceci m'étonnerait.

Il est venu ? Cela m'étonnerait.

b) Il est venu ? Cela se pourrait

Il est venu ? Ceci pourrait.

Et puis il montre que, dans les exemples qui suivent, 'ceci' ne peut pas s'utiliser à la place de 'cela' pour représenter une interprétation générique :

a) Un chien, ça / cela ne vit pas très vieux.

\* Un chien, ceci ne vit pas très vieux.

b) Pourquoi les lapins étaient-ils une menace pour l'Australie ?

Mais parce que cela reproduit très vite.

Pourquoi les lapins étaient-ils une menace pour l'Australie ?

\* Mais parce que ceci se reproduit très vite.

A part cette représentation d'une interprétation générique dont 'cela' jouit la monopolie au dépens de 'ceci', certains emplois sont réservés à 'cela' surtout celui qui est souvent rapproché des tours impersonnels comme le montrent les phrases suivantes :

Cela m'étonnerait qu'il vienne.

Cela se pourrait qu'il pleuve.

Dans ce genre de phrases, 'ceci' ne peut pas concurrencer avec 'cela'.

Par ailleurs, l'emploi des deux pronoms comme éléments de reprise est difficile selon Corblin (1995 : 91) lorsque l'antécédent est un groupe nominal au sens strict :

Il est bien connu que 'ceci' et 'cela' fonctionnent très mal dans la configuration où ils reprennent un groupe nominal au sens étroit..

C'est-à-dire un groupe nominal pourvu d'une ( et d'une seule) tête lexicale N.

Ainsi, la table, les tables, sont des groupes nominaux au sens étroit, mais non (les tables et les chaises), ( une table et une chaise), ( ce que tu fais) etc

et il donne comme exemples les phrases suivantes pour montrer que ces pronoms fonctionnent mal comme éléments de reprise :

Je n'ai pas pris (ton stylo) cela n'avait pas de plume.

Prenez (l'orange) ; mettez un zeste de cela dans le plat.

Mais en revanche, l'emploi de 'cela' et 'ceci' est excellent dans les phrases suivantes :

(Il a refusé), et cela m'a plutôt surpris.

Il y a (trois livres, une revue, une grande enveloppe). Cela ne tiendra jamais dans ton sac !

Pour Combettes (1983 : 83) dans certains cas, la distinction entre 'ceci' et 'cela' dans leur fonctionnement référentiel n'est pas souvent respectée et il dit :

*Il nous semble que la distinction entre 'ceci' et 'cela' surtout lorsqu'il s'agit de reprendre des propositions, des séquences de phrases, n'est pas assez respectée, dans l'usage courant, pour que l'on puisse éviter à coup sûr une confusion. Le groupe nominal restreint évidemment les possibilités d'interprétation.*

De tout ce qui a été dit jusqu'ici à propos de 'ceci' et 'cela', on peut déduire qu'il y a certainement, des lieux où les deux pronoms peuvent s'utiliser indifféremment et qu'il y a également des cas où l'emploi de l'un n'est pas possible là où celui de l'autre l'est . En fait, comme le note K.R. Sandfeld cité plus haut, l'emploi de 'cela' semble l'emporter sur celui de 'ceci' ; Et D. Maingueneau (1986) de supporter cette affirmation, dit :

*En français contemporain, l'opposition *-ci / là* tend à s'affaiblir, dans la mesure où l'on utilise constamment les formes *-là* ou l'adverbe- *là* pour désigner n'importe quel objet, qu'il soit proche ou éloigné. *là* neutralise donc l'opposition.*

Mais une chose est claire. Dans tous les cas, on voit qu'il est possible de trouver les deux dans des emplois textuel et situationnel. Et c'est donc ces deux possibilités d'emploi de ces pronoms que nous allons examiner dans nos textes écrits choisis pour voir comment les équivalents yoruba de ces pronoms fonctionnent, eux aussi.

Les équivalents yoruba de 'ceci' et 'cela' sont 'èyí' et 'ìyèn'. On peut trouver 'ìyèn' sous la forme de 'èyíñì' dans quelques ouvrages surtout dans les ouvrages écrits en ancien yoruba. En fait, 'èyíñì' s'utilise dans le parler régional des oyo. Dans le yoruba contemporain standard, c'est 'ìyèn' qui est d'usage. 'Èyí', lui aussi, peut se trouver dans sa forme composée, comme 'eléyìí'; le sens ne change pas et les deux formes fonctionnent de la même façon. Comme les démonstratifs neutres du français, dans certains de leur fonctionnement, 'èyí' et 'ìyèn' peuvent s'employer pour désigner les objets qui sont proches et éloignés respectivement :

Nínú àwọn ìwé méjì tí ó wà lówó ò rẹ, fún mi ní èyí ;  
kí ìwọ mú ìyèn. (avec un geste de monstration)

Entre les deux livres que tu tiens à la main, donne-moi ceci et toi,  
tu prends cela.

Dans cet emploi, le locuteur désigne avec un geste de démonstration, ces deux livres où 'èyí' désigne le livre qui est proche du locuteur et 'ìyèn' renvoie à celui qui est éloigné. A la différence de l'anglais où on fait la distinction entre 'Give me this' and 'Give me this one' comme le fait le français entre l'emploi de 'ceci' et 'celui-ci' il n'y a pas de distinction en yoruba entre l'emploi de 'èyí' pour signifier 'ceci' ou 'celui-ci'; Autrement dit, c'est toujours 'èyí' ou 'eléyìí' qu'on utilise en yoruba pour signifier 'ceci' et 'celui-ci' comme il est montré dans l'exemple ci-dessus. C'est-à-dire, comme il est montré dans l'exemple, au lieu de dire 'celui-ci' pour renvoyer au livre proche du locuteur, on dit 'ceci' – eyí – C'est le même élément 'eyí' qu'on utilise en yoruba pour signifier 'ceci' et 'celui-ci'.

(ii) **Le fonctionnement textuel de 'èyí' et 'ìyèn' et de leurs équivalents français**

Dans la plupart du temps, 'èyí s'emploie surtout dans son fonctionnement textuel, sans être accompagné d'un geste et il ne s'agit pas de question de proximité dans cet emploi. Voyons à titre d'exemple, ce texte extrait du roman Ogboju ode.

- a) *mo rora mu igi nã mo ti i bo inu eko mo n fi igi gbe onje lo si enu.  
Eyi ti igi yi gbe ju iba ti ẽnu mi lè gba lɔ... (D.O. Fagunwa, op.cit:15)*

Traduit littéralement :

*Je saisi le morceau de bois, je le fonçai dans l'akassa et avec ce morceau de bois, je prenais de morceau de cette nourriture à la bouche.*

Ce que ce bois découpait était trop gros pour faire une bouchée...

- b) *Nigbati a mu ẽmu yi de idaji ti mo simi dię, o (Agbako) so fun mi pe eyi ti mo mu ni to (D.O. Fagunwa:op.cit;13)*

Traduit littéralement :

Ayant bu la moitié du vin de palme, et je voulais me reposer un peu, il (Agbako) m'a dit que ce que j'ai bu suffisait – ( ce que j'ai bu du vin)

- (a) *Nínú àtèjáde kan tawan métálá kan fowó sí, èyí tí wón fi ránṣé sí alákòoso ẹpìnlè Èkó, Ògágún Buba Marwa, ni wón ti ṣàlàyé pé... (Alaroye, le 27 avril, 1999 p.3)*

Littéralement traduit :

*C'était dans une annonce signée par treize personnes, laquelle ils ont envoyée à l'administrateur de l'Etat de Lagos, le colonel Buba Marwa, qu'ils ont expliqué que...*

Par ces trois exemples, on voit que le français dispose de trois façons différentes par lesquelles 'èyí' peut se réaliser. Il y a l'emploi de 'ce' et celui de 'laquelle' à part l'emploi de 'ceci', qui est l'équivalent signalé de 'èyí'. Dit autrement, 'èyí' couvre un champ plus vaste dans son emploi référentiel que 'ceci' qu'on appelle son équivalent français. Par exemple, dans l'exemple a), 'èyí' renvoie au morceau d'akassa que le morceau de bois pouvait porter à la bouche du narrateur. En fait, à la place de 'èyí' dans la phrase, on peut utiliser le nom ou

le SN 'Èkọ' ou 'oúnje' ou 'òkèlè'. Ceci montre qu'il est un anaphorique reprennant un SN déjà mentionné antérieurement dans le texte :

Èkọ / 'oúnje'/'òkèlè tì igi yí le gbé....

L'akassa / le morceau de nourriture que ce bois pouvait porter...

Dans la version française, au lieu de 'ceci', c'est sa forme simple 'ce' qui est d'usage.

Puisque 'ceci' est déjà post-déterminé par la particule 'ci', il n'y a plus la possibilité de le post-déterminer encore avec la relative 'que le morceau de bois pouvait porter...' d'où l'emploi de sa forme simple 'ce' qui permet l'emploi d'une proposition relative introduite par 'que' ; comme son post-déterminant. En yoruba, c'est l'élément de subordination 'ti' qui relie 'èyí' à la proposition relative. Dans le deuxième exemple, 'èyí' et 'ce' suivis de leurs déterminants relatifs différents, renvoient respectivement à 'emu' et 'vin de palme'. Dans les deux exemples a) et b) dans les deux langues, on voit que 'èyí' et 'ce' reprennent partiellement les SN précédents. C'est une partie de l'akassa que le morceau de bois a prise dans l'exemple a), et dans l'exemple b) c'est la moitié du vin de palme qu'ils ont bué que ces éléments de reprise reprennent dans les deux textes en français et en yoruba. L'exemple c) montre un autre équivalent contextuel de 'èyí' ou plutôt une autre possibilité de réaliser 'èyí' dans l'emploi en français. Dans cet exemple, 'èyí' peut avoir le pronom relatif composé 'laquelle' comme son équivalent. Il est évident que ce pronom relatif a comme son antécédent le SN indéfini 'une annonce' comme 'èyí' reprend lui aussi, 'àtèjáde kan' ; l'équivalent yoruba de 'une annonce'. Dans cet emploi, 'èyí' aussi bien que 'laquelle' reprennent totalement les SN antérieurs qui sont leurs antécédents.

Si l'on voit ces trois exemples de l'emploi de 'èyí' surtout les deux premiers, on peut être tenté de conclure que l'équivalent de 'èyí' n'est pas 'ceci' mais plutôt sa forme simple 'ce'. Cette conclusion hâtive n'ira pas car elle sera démentie par les exemples suivants où

'ceci' est utilisé en français là où 'èyí' est l'élément de reprise utilisé en yoruba. Considérons les textes suivants

- (a) *Bí nnkan ñe n lo yì í, bí wọn bá gba ọkùnrin yì í láàyè láti sòrò dáadáa, yóò ka díè níní àwọn tí wón rán an nisé (pípa èèyàn). Sùgbón kàkà kí wón ñe èyí, òtò ni ohun tí wón n ñe (Alaroye, le 27 avril, 1999, p.4)*

Traduit littéralement :

*La façon dont les choses s'en vont, s'ils permettent à cet homme de parler, il nommera quelques-uns des gens qui lui ont confié cette commission ( le meutre des gens). Mais au lieu de faire ceci, c'est une autre chose qu'ils font.*

- (b) *È gbà wá o, ohun tí ọkùnrin yì í yóò tún ñe léyìn èyí, tí wọn bá fí sílè yóò burú jù( Alaroye ; ibidem, p. 4)*

Traduit littéralement :

*Sauvez-nous ! ( la chose) ce que fera cet homme après ceci ( ce meutre des gens) si on le lâche maintenant, sera pire.*

- (c) *Pèlu bí wón ñe n pín iná fún wa yì í, agbára transfóma méjèjì tí wón fún wa ní ìlú ìjokò kò gbé nnkan kan mó rárá. Nídíí èyí, a n fé kí àwọn NEPA fún wa ní èrø amúnáwá mí-in ni (Alaroye ; ibidem ; p. 4)*

Littéralement traduit :

*Même avec l'arrangement où la distribution de l'électricité est partielle, la puissance des deux transformateurs qu'on nous a donnés à Ijoko ne donne pas de lumière comme il faut. A cause de ceci, nous voulons que la NEPA nous fournisse un autre transformateur.*

Dans ces textes, on constate que l'équivalent français de 'eyi' n'est que le pronom dit démonstratif neutre 'ceci'. Mais à la différence des trois emplois précédents plus haut où le mot de reprise 'èyí' reprend des SN antérieurs, dans ces trois derniers, on témoigne son emploi pour reprendre des propositions ou bien des énoncés déjà mentionnés. Dans l'exemple a) 'èyí' aussi bien que 'ceci' sont employés pour reprendre les propositions 'bí wọn bá gba ọkùnrin yìí láàyè láti sòrò' et 's'ils permettent à cet homme de parler' respectivement.

Il en est de même dans l'exemple b) où les deux éléments de reprise 'eyi' et 'ceci' renvoient à l'affaire de meurtre ou de tuerie entreprise par cet homme dont il s'agit dans le texte. 'Eyi' et 'ceci' dans l'exemple c) reprennent les phrases qui précèdent celles où sont présents ces éléments de reprise – à savoir -, 'agbára transfóma méjèjì tí wón fún wa ní ìlú Ìjokò kò gbé nnkan kan mó rará mo' et 'la puissance des transformateurs qu'on nous a donnés à Ijoko ne donne pas de lumière comme il faut'. Donc, il paraît que le pronom 'ceci' peut être utilisé comme équivalent de 'èyí' seulement lorsque celui-ci renvoie à une proposition ou à un énoncé déjà dit. Mais l'exemple b) infirme cette ligne de pensée. On voit que dans cet exemple, 'èyí' dont l'équivalent là est 'ceci', renvoie à 'une affaire' – une affaire de meurtre. Par ailleurs, l'on peut dire que l'emploi de 'ceci' comme équivalent de 'èyí' est possible dans cet exemple parce qu'on peut interpréter son antécédent comme étant une proposition – l'affaire de meurtre des gens qu'entreprend cet homme- et non pas simplement le SN 'une affaire de meurtre'.

Force est de le souligner ici que dans l'exemple a), l'emploi de 'iyen' aussi bien que celui de son équivalent français – 'cela'- est possible. Et pour ce qui concerne l'exemple b) dans les deux langues comme le montrent ces textes, ni 'iyen' ni 'cela' ne peut prendre la place de 'èyí' et 'ceci' respectivement. Par contre, l'exemple c) présente un cas totalement différent. Alors que dans la version yoruba, 'iyen' ne peut pas être utilisé à la place de 'èyí', son équivalent français, 'cela' peut passer pour prendre la place de 'ceci' dans la version française.

### (iii) L'emploi indifférent de 'èyí' et 'iyen' et leurs équivalents français

En fait, il existe des cas où 'ceci' et 'cela' peuvent s'utiliser indifféremment mais où l'emploi de 'cela' est préféré en français alors que l'emploi de l'un ou l'autre de 'èyí' ou 'iyen' n'a aucune incidence de préférence en yoruba. A titre d'exemple, considérons l'une des

paraboles du royaume portant sur l'ivraie que Jésus a proposés à ses disciples, et puis les autres textes tirés de notre roman, Ogboju ode et de l'hebdomadaire, Alaroye.

- (a) *Les serviteurs du maître de la maison vinrent lui dire : Seigneur, n'as-tu pas semé de la bonne semence dans ton champ ? D'où vient donc qu'il y ait de l'ivraie ? Il leur répondit : c'est un ennemi qui a fait cela ( Matthieu 13 ; 27-28)*

*Bèli awon ọmọ-ọdò bale nā tọ ọ wa, nwọn wi fun u pe, oluwa, irugbin rere ki iwọ fọn sinu oko rẹ? nibo li o ha ti li epo buburu ? O si wi fun won pe, Ota li o se eyi.*

- (b) *Sugbon nigbati mo gbiyanju lati gbe e kuro ni ilẹ ki nda a ni adapa, on kò yi ẹsẹ pada loju kan : o duro rangbandan. Lẹhin ẹyini (iyen) ni on nā gbiyanju ki on gbe ọkan ninu ẹsẹ mi... (D.O. Fagunwa; op.cit:14)*

Traduit littéralement :

*Mais quand je fit des efforts pour le soulever de la terre afin de le mettre à plat, il ne bougea pas. Il se tenait toujours debout. Après cela, lui aussi, à son tour, il essaya de soulever l'une de mes jambes...*

- (a) *O kan mi ni èsé kò dun mi, o ta mi ni ipa kò ri mi gbe ẹsẹ; gbogbo ara rè gbona lati oke de isalẹ, ẽmi imu rè si dabi iji lile. Lẹhin ẹleyi (eyi) o wa dana si mi loju,.... (D.O.Fagunwa; ibidem.14)*

Traduit littéralement :

*Il me frappa et me gifla, point d'effet ; il me donna un coup de pied, point d'effet. Il avait le corps chaud depuis la tête jusqu'au pied. Son souffle ressemblait à une grande tempête. Après ceci, il me montra qu'il était vraiment un monstre.*

- (a) *Lójú tiwọn ijọba tí ọbásanjó ẹsẹ láàrin ọdún 1976 sí 1979, àwọn Haúsá ló fi ijọba nàà ẹsẹ lóore. Nítorí béké, àwọn èèyàn wònyí kò fé rárá kó jé pé Obásanjó ni yóò di olórí wọn. Yàtò sí ẹyí, wón sọ wípé ẹgbé òṣèlu PDP ẹsẹ òpòlopò èrú lójó ìdibò (Alaroye ; op. cit.p.4)*

Traduit littéralement :

*Selon eux, le gouvernement de Obasanjo entre 1976 et 1979, a été bénéficié seulement par les Hausa. A cause de cela, ces gens ne veulent pas que Obasanjo soit leur chef d'Etat. A part ceci, ils disaient que le parti politique PDP a fait des magouilles électorales le jour de l'élection.*

L'exemple a) montre l'emploi de 'eyi' comme l'équivalent de 'cela' pour renvoyer à ce qui a été dit précédemment. Il s'agit d'une des paraboles du royaume portant sur l'ivraie où le semeur a semé une bonne semence et son ennemi a semé l'ivraie au milieu de la bonne semence. C'est le groupe de mots 'la semence de l'ivraie au milieu de la bonne semence', qui est reprise par l'élément de reprise 'eyi' dont l'équivalent français est 'ceci', mais qui est donné comme 'cela' dans ce contexte. D'ailleurs, comme il est possible d'utiliser ici 'ceci' à la place de 'cela' en français, il est également possible en yoruba de remplacer 'èyí' par 'iyen'.

Dans l'exemple b), extrait du roman Ogboju ode, l'emploi de 'eyini' qui signifie également 'iyen' pour reprendre les efforts du narrateur pour écraser son agresseur (Agbako) au cours de leur combat, peut être remplacé par celui de 'èyí'. C'est-à-dire qu'on peut utiliser 'èyí' à la place de 'eyini' ou 'iyen' comme on peut utiliser 'ceci' pour remplacer 'cela' dans ce contexte. Il en est de même pour l'exemple c) où l'élément de reprise 'eleyi' ou 'èyí' pour renvoyer aux efforts, cette fois-ci, de l'agresseur du narrateur, pour terrasser le narrateur. 'Eleyi' ou 'èyí' peut être remplacé par 'eyini' ou 'iyen' comme 'cela' peut prendre la place de 'ceci' aussi. La même chose est possible dans l'exemple d) où 'èyí' et 'ceci' s'utilisent comme éléments qui reprennent les deux propositions précédant celles où ils figurent. C'est-à-dire que 'iyen' et 'cela' peuvent jouer le rôle que jouent 'èyí' et 'ceci' respectivement dans ce contexte. Pourtant d'habitude, on dit 'mis à part cela' en français. En fait, dans tous ces exemples, c'est l'emploi de 'cela' qui l'emporte sur celui de 'ceci' en français alors qu'en yoruba, on peut s'y servir de l'un ou l'autre.

D' ailleurs, dans certains cas comme ceux dans les textes suivants, les Français utilisent plutôt 'cela' que 'ceci'. C'est-à-dire que l'emploi de 'ceci' est rare dans ce genre de constructions :

- (a) *Wón ní òjóóró pò nínú ònà tí ọbásanjó gbà wọlé gégé bí ààré. Iyén ni Olú Fálaè ẹse sọ pé òun kò níí gbà. Iyén na-àn ni àwọn lóóyà è pàápàá ẹse tú gbogbo àṣírí ọbásanjó níwájú adajó. (Alaroye ; op.cit. p .4)*

Littéralement traduit :

*Ils disaient qu'il y avait trop de magouilles électorales dans les élections où Obasanjo était élu président. C'est pour cela (voilà pourquoi) que Olu Falae a dit qu'il n'accepterait pas les résultats. C'est pour cela (voilà pourquoi) que ses avocats ont dévoilé également tous les secrets d'Obasanjo devant le juge.*

- (b) *Ó sàñ fún gbogbo Nigeria láti ní ijøba olósèlú ju ijøba onikakí lò ; Iyén ni wón ẹse sọ fún Fálaè kó simi agbaja. (Alaroye ; op.cit. p.4)*

Traduit littéralement :

*Il est mieux pour la nation du Nigéria d'avoir un gouvernement civil plutôt qu'un gouvernement militaire. C'est pour cela (voilà pourquoi) qu'ils ont demandé à Falae d'aller se reposer.*

L'emploi de 'eyi' pour résumer les raisons données dans les phrases précédentes pour expliquer l'événement exprimé dans la proposition où se trouve 'iyen' dans les deux exemples ci-dessus, est difficilement possible en yoruba. Néanmoins, ceci ne veut pas dire que 'eyi' ne peut pas s'utiliser dans ce cas. Il en est presque la même chose en français. On préfère dire 'c'est pour cela' au lieu de 'c'est pour ceci' non seulement parce que l'emploi de 'cela' est plus approprié pour reprendre ce qui a été dit antérieurement et que 'ceci' est réservé pour ce qu'on veut dire par la suite mais aussi parce que dans la langue française comme le dit Sandfeld (1965), dans la grande majorité des cas, c'est 'cela' qu'on emploie pour désigner quelque objet présent, quelque situation ou quelque fait actuels. En fait, pour montrer que

'cela' ne désigne pas seulement ce qui a été dit antérieurement, voyons un exemple où parfois 'cela' représente ce qui suit :

Parce que cela lui fait plaisir, il aime dîner avec ses amis

mais cela ne veut pas dire non plus, qu'on ne peut pas se servir de 'ceci' pour rappeler ce qui précède, soit pour désigner ce qu'on vient soi-même de dire :

Tout ceci ( ce que je viens de rapporter) se passait chez nous soit que, pour une raison ou pour une autre, on tienne à se mettre soi-même en rapport direct avec la chose dont il s'agit :

- a) Il s'agit donc d'un fait sémantique, non d'un fait de grammaire proprement dite .

Ceci rend la démonstration délicate.

- b) Au dernier acte, l'archange Michel... combat et vainc le Démon.

Ceci fait, il met le premier couple à la porte.

Ce que nous sommes en train de dire ici c'est que dans la plupart du temps, comme le montrent les exemples extraits de notre hebdomadaire, Alaroye, c'est de préférence 'cela' qui est employé en pareils cas. Dans la version yoruba des deux textes cités plus haut , l'emploi de 'èyí' est également possible surtout quand il est précédé du nom 'ìdí' ou du mot 'nítorí' qui veulent dire respectivement 'raison' ou 'à cause de'. Donc au lieu de 'Ìyèn ni...' on peut dire 'Nídíì èyí...' ou 'Ìdí ni èyí...' qui signifient littéralement 'c'est la raison de ceci' – 'c'est pour cette raison...' ou 'Nítorí ìdí èyí' qui veut dire 'c'est à cause de ceci' comme on le lit dans le texte suivant tiré de Alaroye :

*Wón ní olórí ijøba tó ñe owó Nigeria básubàsu ni in , Nídíì èyí wọn kò fé bá a  
da owó pò. (Alaroye Magasini : le 27, juillet, 1999 ; p. 11)*

Traduit littéralement :

*Ils disaient qu'il était le président qui a détourné le fonds du pays.*

*A cause de ceci, ils ne voulaient pas s'associer avec lui.*

En fait, dans ce contexte, 'iyen' peut être, lui aussi, précédé de 'idí' ou 'nítorí'. On peut dire 'nítorí iyen ni...' ou 'idí niyen' au lieu de 'iyen ni...' pour signifier la même chose. L'emploi de 'èyí' sans être précédé de ces mots peut se trouver dans les textes yoruba comme les suivants, extraits de l'hebdomadaire, Alaroye :

- a) *Èyí tá a fé ñe báyí ni láti yé àjose tó wà nínú òró tó nlo àti òrò èsìn wò láti fi ñgbón kún ñgbón àwa èdá ní ibámu pélú ètò àti ilànà olórún. Èyí ló gbé wa dé òdò olórí àti Olùdásílè ijo Kuraeshideen (Alaroye ; 1<sup>er</sup> janvier, 1998 ; p. 23)*

Traduit littéralement :

*Ce que nous voulons faire maintenant c'est d'examiner le rapprochement qui se trouve dans les actualités et les affaires religieuses et d'ajouter à notre connaissance concernant les commandements de Dieu. C'est ceci qui nous a amené chez le leader et fondateur du secte Kuraeshdeen.*

- b) *Wón ní èyí tí sékítírì bábabá náà n ñe nínú òró yíl ló pò jù. Èyí làwọn kan fi so pe Saheed Osupa kò ní ñe kásètì lódó máànù náà mó. (Alaroye ; le 27 avril, 1999, p. 10)*

Traduit littéralement :

*Ils disaient que ce que contribue la secrétaire de cet homme au problème est beaucoup. C'est pour ceci ( voici pourquoi ) que certains gens ont dit que Saheed Osupa ne produira plus ses cassettes chez cet homme.*

Dans les deux textes ci-dessus, les éléments de reprise – 'èyí'- sans aucune détermination et son équivalent français, 'ceci', sont utilisés pour montrer les phrases ou bien les propositions précédentes comme les raisons des actions ou des événements exprimés dans les propositions dans lesquelles se trouvent ces pronoms. Autrement dit, 'èyí' et 'ceci' sont utilisés respectivement dans les versions yoruba et française du texte a) comme éléments reprenant toutes les propositions précédant l'emploi de ces éléments de reprise. Dans cet exemple, il y a deux emplois de 'èyí' mais le 'èyí' dont nous parlons est le

deuxième. Le premier est l'équivalent de 'ce' qui est utilisé cataphoriquement pour introduire ce qui va suivre. Il en est de même pour l'exemple b). Le 'èyí' qui résume le déjà dit ou le déjà mentionné n'est pas le premier dont l'équivalent est 'ce', mais c'est le deuxième. Celui-ci reprend totalement ce qui a été exprimé antérieurement en le montrant comme la raison pour l'action exprimée dans la phrase suivante introduite par 'èyí'. 'Ceci' fonctionne de la même façon que 'èyí' dans les deux textes. Il reprend toutes les propositions qui ont été antérieurement mentionnées.

Par ailleurs, en yoruba, 'èyí' et 'iyen' peuvent s'utiliser pour signifier la même chose mais dans des contextes différents lorsqu'ils reprennent ce qui les précède. A titre d'exemple, dans les textes ci-dessous, les éléments de reprise 'èyí' et 'iyen' expriment la même chose :

- a) *Lésèkèsè tí gbogbo owó náà ti wole sí iléèwé kòòkan ni ilée sé ètò èkó ti gbà á sápò ijøba ; sùgbón nígbà t'óhun tí wón féé lo owó fún délè, iyen ipàdé àwọn lógàálógàá... (Alaroye ; ibidem ; p.3)*

Traduit littéralement :

*C'était immédiatement que la cotisation a été faite dans chaque école que le ministère de l'éducation a mis l'argent dans la caisse du gouvernement mais lorsque le moment du besoin de l'argent est venu, cela (c'est-à-dire) la réunion des chefs.*

- b) *Nigbati ile ojo keji mo, eyi ti ise ojo keta ti mo ti de inu igbo irunmale... (D.O. Fagunwa, op.cit:11)*

Littéralement traduit :

*Quand il faisait jour le deuxième jour, (le lendemain), ceci qui est ... (c'est-à-dire) le troisième jour que je me suis trouvé dans la forêt d'Irunmale.*

- c) *... sugbọn ngo soro dię nipa awọn mefa pataki ti nwọn je ogboju ọdẹ julọ ninu wọn, eyini ni pe awa ti a je akonji je meje. (D.O. Fagunwa, op.cit:55)*

Traduit littéralement :

*... mais je parlerai un peu des six qui étaient les plus intrépides des preux chasseurs, cela veut dire que nous étions sept qui étaient à coeurs vaillants.*

Donc, on peut dire ici qu'il est possible d'utiliser soit 'iyen' soit 'eyi' pour signifier l'expression française: 'c'est-à-dire' ou 'cela veut dire'. Dans les trois exemples, ces éléments de reprise reprennent ce qui a été dit précédemment. Dans l'exemple a) 'iyen' renvoie à 'ohun tí wón féé lo owó fun'; ce qui signifie 'le besoin de l'argent' qui est repris par 'c'est-à-dire' ou tout simplement, 'cela'. Soulignons-le à ce stade, que ce contexte ne permet pas cependant, l'emploi de 'èyí'. Dans l'exemple b) néanmoins, c'est 'èyí' qui est utilisé pour signifier la même chose que 'iyen' pour reprendre le déjà dit, - 'Nigbati ilé ojo keji mo' – 'quand il faisait jour le lendemain'. Et 'èyí' veut dire simplement ici en français 'c'est-à-dire' ou 'cela veut dire' qui reprend l'expression 'quand il faisait jour le lendemain'. Il est difficilement possible de remplacer 'èyí' par 'iyen' dans ce contexte. Pour ce qui concerne l'exemple c), 'eyini' qui signifie également 'cela veut dire' et qui peut être remplacé ici par 'èyí' tout court, est utilisé pour relier la proposition précédente à celle où il est présent.

Par ailleurs, l'expression 'béè' en yoruba dont l'équivalent français peut être 'cela' ou bien 'comme cela' est un autre moyen qu'on peut utiliser pour reprendre un déjà dit. Il est comme le 'so' de l'anglais dans les phrases du type qui suit :

ṣé díréfà ti páàkì ọkò náà ? Mo rò béè.

Has the driver parked the car ? I think so.

Est-ce que le chauffeur a garé la voiture ? Je pense (comme cela ; de cette façon ; ainsi) que oui.

où 'béè' a comme équivalents en français 'comme cela', 'de cette façon', et 'ainsi'. Néanmoins 'cela' en français ne signifie pas toujours réellement 'ainsi'. Par exemple: 'il a fait cela' et 'il a fait ainsi' ne signifie pas la même chose. Pourtant, l'emploi de 'béè' pour renvoyer à un

événement ou une proposition subséquente n'est pas possible. Voyons à titre d'exemple son emploi dans les textes suivants tirés du roman, Ogboju ode et de l'hebdomadaire, Alaroye :

a) *Kò si pẹ pupo nã ni nwọn fì ẹsẹ mi le ilẹ ti nwọn si bẹrẹsi itu mi laso, nwọn nfi aṣo miran wọ mi, nwọn si nrẹrin bi nwọn ti nṣe bē (D.O. Fagunwa, op.cit:15)*

Traduit littéralement :

*Peu après, ils me remirent à terre et il se mirent à me déshabiller, et puis ils me rhabillèrent de nouveaux habits. Ils se mirent à rire en faisant cela.*

b)... *mo ke mo tun ni ki okun tu mi sile ki ilẹ gbe mi si oju ọna, nkan nã si ri bē*  
*(D.O.Fagunwa, ibidem:12)*

Littéralement traduit :

*...je poussai un cri, je réordonnai aux lianes de la forêt de me remettre sur le sentier. Ceci fut fait. ( Il fut ainsi)*

c) *Nigbati o pẹ diẹ ti awọn iwin yi ti nwò wa, ọkan ninu wọn ... ju ọwọ si Agbako ki o fì mi sile Agbako si se bē. (D.O. Fagunwa, op.cit:13)*

Traduit littéralement :

*Peu après un instant que ces trolls assistaient à notre combat, l'un d'entre eux fit signe à Agbako de me lâcher. Agbako fit ainsi.*

a) *Nítorí béè, èmi ò fé kawọn tórò kàn gbàgbé ara wọn. (Alaroye, le 8 décembre, 1998. p. 7)*

*A cause de cela, je ne veux pas que les gens touchés par cette affaire s'oublient.*

L'emploi de 'bẽ' dans les trois premiers exemples est comme le 'so' de l'anglais qui veut dire 'ainsi' en français. Par contre, 'bèè' dans l'exemple 'd' signifie pur et simple 'cela' ou 'this/that' de l'anglais – 'because of this/that i don't want the concerned people to forget themselves'. Dans les trois exemples ci-dessus, 'bẽ' comme 'èyí' et 'ìyen' reprend les propositions qui le précèdent. Il reprend dans l'exemple a) les activités des trolls sur le narrateur ; - ils le déshabillaient et le rhabillaient d'un nouveau vêtement et ils riaient comme ils entreprenaient ces activités. Il en est de même pour l'exemple b) sauf que 'bèè' (bẽ) ne reprend pas les activités mais les ordres donnés aux lianes de la forêt par le narrateur. Ces ordres ont été exprimés antérieurement avant d'être repris par 'bèè'(bẽ). Autrement dit, tous les ordres étaient comme cela a été donné. L'emploi de 'bèè' dans l'exemple c) est comme celui de b). Agbako a fait comme cela a été ordonné par l'un des trolls. L'ordre était de lâcher le narrateur. 'Bèè' dans l'exemple d) signifie 'cela' et il reprend les propositions précédentes en les donnant comme les raisons pour ce qui est exprimé dans la proposition où il se trouve. En fait, 'bèè' est utilisé juste comme 'ìyen' ou 'èyí'. Morphologiquement parlant, 'bèè' est dérivé de 'bi ìyen' ou 'bi irè' qui signifient littéralement en français 'comme cela' ou 'comme lui' respectivement. C'est le 'b' de 'bi' et le 'e' dans 'ìyen' ou 'irè' qui est doublé, qui se combinent pour former 'bèè' après l'ellipse ou la disparition de la voyelle 'i' dans 'bi' et 'ìyen' ou 'irè' et aussi après la disparition des consonnes qui se trouvent dans les mots 'ìyen' et 'irè'.

(iv) **L'emploi de 'èyí' et 'ìyen' pour reprendre une personne humaine .**

Par ailleurs, à la différence de 'ceci' et 'cela', 'eyí' et 'ìyen' peuvent s'utiliser pour renvoyer à un être humain en yoruba. Les exemples suivants montrent leur emploi référentiel pour désigner une personne.

- a) *Ìjàngbòn àti agídí ni òun àti Òsùpá Saheed máa fi nbá ara wọn lò kí 'ìyen' tóó lè rì owó gbà lòwó rè ( Alaroye ; le 27, avril, 1999 ; p.10)*

Traduit littéralement :

*Dans la relation entre lui et Osupa Saheed, c'est d'une façon troublante et tenacieuse que (cela) celui-ci arrive à percevoir de l'argent de lui.*

- b) *Nígbà t'óbìnrin náà dódò akòwé oko è, ìyen pàápàá kò fòrò è jáfara tó fí mú un wòle. (Alaroye, le 20, avril 1999 ; p.3)*

Traduit littéralement :

*Lorsque la femme est arrivée chez le secrétaire de son mari (cela) celui-ci n'a pas tardé à la conduire au bureau (de son mari).*

- c) *okunrin nã ko tile ga to eyi ti mo ko ri lëkan (D.O. Fagunwa, op.cit:10)*

Traduit littéralement :

*L'homme n'était pas aussi grand que (ceci) celui que j'ai vu tout à l'heure.*

- d) *!mëta ni mo nyi aiye po lõjo lati mã ki awon ɔrè ɔlòrun ati lati mã ba wòn ñe ohun ti wòn ba nṣe ; eyi ti o ba fèran Elèda mi kekere, emi a ñe kekere fun u, eyi ti o ba fè ~~E~~pupo emi a ñe pupo fun u (D.O.Fagunwa, ibidem:16)*

Traduit littéralement :

*Je fait le tour du monde tout entier trois fois par jour pour rendre visite aux sympathisants de Dieu, pour les aider à résoudre leurs problèmes ; à (ceci) celui d'entre eux qui aime Dieu d'une petite façon, je fais une petite grâce et à (ceci) celui qui l'aime de toute sa force, je me montre très indulgente.*

- e) *Ngo darukò wa bi a ti ñe to lò niwaju ɔba – ñeni kini ni Kako onikumò- ëkùn, mò ti sò itan eleyini fun yin. (D.O. Fagunwa, ibidem:55)*

Littéralement traduit:

*Je citerai nos noms dans l'ordre où nous défilâmes devant le roi. Le premier était Kako, porteur de massue en tigre. Je vous ai déjà conté l'histoire de (cela) celui-là.*

On n'a plus besoin de dire ici que les équivalents français de 'èyí' et 'ìyen' ou 'eyini' dans les exemples ci-dessus sont les pronoms démonstratifs – 'celui-ci' ou 'celui-là'.

Autrement dit, l'emploi de 'ceci' et de 'cela' comme les équivalents respectifs de 'èyí' et 'iyen' n'est pas possible ici parce que les référents sont des personnes humaines. D'où l'emploi de 'celui' et ses formes composées pour les remplacer dans ces textes. Par exemple dans le texte a), l'élément de reprise 'iyen' a comme antécédent le nom propre Osupa Saheed qu'il reprend dans le texte ; et il devrait avoir comme équivalent français dans ce texte le pronom 'celui-là'. Mais à la différence du français où la question de proximité ou de la dernière mention se pose pour l'emploi de 'celui-ci' lorsqu'il s'agit de l'opposition entre deux objets ou deux personnes, en yoruba, l'emploi de 'iyen' n'a rien à faire avec cette distinction ; d'où l'emploi de 'iyen' pour reprendre Osupa Saheed qui est mentionné dernièrement après 'oun' et l'emploi de 'celui-ci' comme son équivalent dans la version française. Si l'on utilisait 'celui-là' dans ce contexte, cela renverrait à 'lui' qui est le financier de ce musicien, Osupa Saheed alors que dans le texte original, en yoruba, c'est Osupa Saheed qui est repris par 'iyen'. Il en est de même dans l'exemple b) où 'iyen' est utilisé pour renvoyer au SN 'akòwé ọkọ è' qui est mentionné dernièrement et non pas au SN 'obìnrin náà' qui devrait être repris par 'iyen' si l'on suivait ce qui s'opère dans la langue française. C'est-à-dire, si 'iyen' veut dire dans ce contexte 'celui-là' ou 'celle-la', il doit avoir comme antécédent le SN 'obìnrin náà' si on va par la structure syntaxique ou /et sémantique du français. Or le référent de 'iyen' dans le texte n'est pas 'obìnrin náà' – 'la femme' – mais 'akòwó ọkọ è' – le secrétaire de son mari.

L'exemple c) montre aussi l'emploi de 'èyí' pour se référer à un être humain. Mais dans cet exemple, l'antécédent de 'èyí' ne se trouve pas dans le site textuel du texte. Il renvoie à un autre homme dont le narrateur a déjà parlé et ceci est clair dans la version française où 'celui' suivi de la proposition relative 'que j'ai vu tout à l'heure' et l'adjectif de comparaison 'aussi grand' montre qu'il ne s'agit pas de l'homme mentionné dans la proposition principale qui précède la subordonnée relative introduite par 'celui que'. Par contre, dans l'exemple d) l'antécédent de l'élément de reprise 'èyí' se situe dans la phrase ou

la proposition précédente. 'Èyí' dans ce texte renvoie partiellement à 'àwọn òré ọlórun' – 'les sympathisants de Dieu'. La référence est partielle à cause de la relative qui suit 'eyí'. Cette relative montre en quelque sorte un emploi partitif de 'èyí'. 'Èyí' dans le texte veut dire qu'il n'y a pas de relation de coréférence actuelle entre 'èyí' dans cet exemple, et son antécédent 'àwọn òré ọlórun' . Aux dires d'Anne Reboul (1994a), il existe simplement une relation de coréférence virtuelle mais la relation de coréférence actuelle n'existe pas entre eux. C'est la version française qui met cette explication au clair en ce sens qu'il n'y a pas d'accord en nombre entre l'antécédent et l'élément de reprise – les sympathisants de Dieu' - ; qui est l'antécédent, est au pluriel alors que 'celui + relative' qui le reprend est au singulier. Par ailleurs, l'emploi de 'eleyini' pour reprendre le nom propre Kako montre une relation de coréférence actuelle entre les deux et il y a aussi une représentation complète, pour emprunter ce terme à Jacqueline Pinchon (1986), du nom propre Kako, par l'élément de reprise 'eleyini'.

Par ailleurs, quand dans la même phrase; il renvoie à deux référents déjà introduits comme dans l'exemple qui suit :

a) Le roi <sub>i</sub> a fait appeler le général <sub>j</sub> et il <sub>i</sub> l<sub>j</sub> a insulté. – ọba<sub>i</sub> ránṣé pe ògágun náà<sub>j</sub> ; ó<sub>i</sub>

sì bu u<sub>j</sub>

b) Le roi <sub>i</sub> a appelé le général <sub>j</sub> et celui-ci <sub>j</sub> l<sub>i</sub> a insulté. - ọba<sub>i</sub> pe ògágun náà<sub>j</sub> ; ògágun náà  
yí<sub>j</sub> sì bu u<sub>i</sub>.

ou bien : - ọba pe ògágun náà ; ògágun yii sì bu ọba.

où le français utilise le pronom démonstratif 'celui-ci', pour se référer à la personne mentionnée dernièrement, le yoruba ne peut utiliser ni 'èyí' ni 'iyen'. On recourt à l'emploi de la reprise nominale comme il est montré dans l'exemple b) ci-dessus pour éviter toute ambiguïté que l'emploi du pronom peut engendrer, d'où l'emploi du SN 'ògágun yii'. L'emploi du pronom 'ó' l'équivalent de 'il' pour renvoyer à 'ọba', le roi, est possible en

yoruba comme il l'est en français en ce sens que le SN 'òba' et le pronom 'ò' remplissent la même fonction grammaticale de sujet dans les deux propositions. Donc 'ò' dans ce contexte ne peut pas renvoyer à 'ògágun náà' ; d'où son emploi dans la phrase a) pour reprendre le SN 'òba' et l'emploi du pronom personnel d'objet 'u' pour renvoyer à 'ògágun náà' ; le général. Du court, pour éviter le problème d'ambiguïté là où deux référents peuvent être l'objet de désignation par un pronom, le yoruba fait d'habitude recours à l'emploi d'un SN. Cette tendance peut se voir même dans le texte biblique qui suit :

*Les Philistins dirent : Qui a fait cela ? On répondit : Samson, le gendre du Timnien, parce que celui-ci a pris sa femme et l'a donnée à son compagnon. Et les Philistins montèrent et la brûlèrent, elle et son père. (Juges ; chapitre 15, verset 6)*

*Nigbana li awon Filistini wípe, Tani se eyi ? Nwon si dahun pe, Samsoni, ana ara Timna ni, nitori ti o gba obinrin rè, o si fi i fun egbe rè. Awon Filistini si goke wa, nwon si fi ina sun obinrin na ati baba rè.*

Dans la version française, on utilise les pronoms 'la' et 'elle' pour se référer à la femme de Samson mais dans ce contexte, l'emploi de leurs équivalents yoruba provoquera un problème d'ambiguïté ou d'incompréhension et c'est pour sortir de ce problème qu'on utilise le SN 'obìnrin náà' ;- la femme- parce que dans ce contexte il y a trois référents auxquels 'ò' peut renvoyer. L'emploi de 'ò' comme l'équivalent de 'celui-ci' est possible parce qu'il n'y a qu'un seul candidat à l'assignation du référent à ce pronom 'ò' ; il s'agit du SN 'ara Timna' ; - le Timnien. Il n'y a pas de problème d'ambiguïté.

#### (v) Le fonctionnement non- textuel de 'èyí' et 'ìyen' et de leurs équivalents français

Nous ne pouvons pas terminer notre étude sur l'emploi de 'ceci' et 'cela' et celui de leurs équivalents yoruba sans montrer comment ils fonctionnent au niveau situationnel ou non-textuel dans nos textes choisis. Il s'agit ici de l'emploi de ces éléments de reprise sans

aucun contrôle linguistique effectué par un antécédent. Nous allons nous servir à titre d'exemples l'emploi situationnel de 'èyí' dans les textes extraits du roman Ogboju ode, de l'hebdomadaire, Alaroye et de la Sainte Bible :

Le jour même de sa naissance, Ajantala l'enfant terrible et merveilleux, dans le roman Ogboju ode, dit en voyant des gens :

- a) *Ah ! bayi (bi eyi) ni aiye ri !( D.O. Fagunwa, op.cit:75)*  
*Oh ! C'est comme ceci la vie !*

A la vue du cadavre d'un chauffeur qui est mort dans sa voiture immédiatement après avoir pris son déjeuner, les gens présents à la scène disaient :

- b) *Háà ! èyí màà tún koyoyo o ! ( Alaroye ; le 27 avril, 1999 : p.3)*  
*Haa ! ceci est vraiment grave ! ou Ceci est incroyable !*

Dans la Bible, aux Actes des Apôtres, chapitre 3, verset 12, le peuple d'Israël, témoignant la guérison d'un boiteux par Pierre et Jean, était surpris et Pierre leur a demandé:

- c) *Enyin ɔkunrin Israeli, ẽse ti hà fi nṣe nyin si eyi ?*  
*Vous, Israélites, pourquoi vous étonnez-vous de cela ?*

- d) *Ensuite il (Jésus) prit du pain ; après avoir rendu grâces, il le rompit et le donna en disant : ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ( Luc, chapitre 22, verset 19)*

*Nigbati o (Jesu) si mu akara, o sure, o si fifun won, o wipe, Ara mi ti a fifun nyin li eyi : e mā ſe eyi ni iranti mi.*

L'emploi de 'èyí' dont les équivalents dans les textes sont 'cela' et 'ceci', n'est que situationnel. Aucune mention antérieure n'a été faite d'un SN. Bien qu'on sache que 'èyí' dans le texte a) renvoie à ce qu'a vu Ajantala en arrivant au monde et que c'est la mort subite du chauffeur de laquelle a témoigné l'assistance dans l'exemple b) qui est repris par 'èyí', il est bien évident qu'il n'y a aucune mention textuelle de ces événements repris. C'est

la situation d'énonciation qui permet de donner les interprétations à ces éléments de reprise. Il en est de même pour 'ceci' et 'cela' dans les versions françaises. De même manière, c'est à la guérison du boiteux qui a surpris les Israélites, que renvoient 'èyí' et 'cela' respectivement, dans le texte c) en yoruba et en français. Aucun antécédent n'est exprimé textuellement dans ce texte; donc il n'est pas possible de parler de contrôle linguistique ou textuel des éléments de reprise par un antécédent. De même que les exemples précédents, l'exemple d) montre aussi l'emploi déictique de 'ceci' et 'èyí' où Jésus montre du pain à ses disciples et dit : 'ceci' est mon corps'. 'Ceci' aussi bien que 'èyí' dans la version yoruba, renvoient respectivement au pain et à 'akara', l'équivalent yoruba du pain, que Jésus désigne comme son corps. Même le deuxième emploi de 'ceci' et 'èyí' est également non-textuel en ce sens que ces éléments de reprise 'èyí' et 'ceci' renvoient à ce que fait Jésus – la rupture du pain et le don subséquent de ce pain à ces disciples. C'est cet acte de Jésus que celui-ci demande à ses disciples de continuer à faire après sa mort qui est repris par 'èyí' et 'ceci' sans qu'aucune mention antérieure ait été faite de cet acte.

(vi) **Conclusion.**

De tout ce qui précède, il va sans dire que 'èyí' et 'iyen' connaissent plus de champs d'emploi que leurs équivalents français – 'ceci' et 'cela' respectivement. Ou bien peut-on dire autrement que le français dispose de plusieurs moyens pour réaliser ce que 'èyí' et 'iyen' réalisent en yoruba ? Vu de n'importe quel côté, il est évident qu'alors que 'èyí' et 'iyen' peuvent reprendre les personnes humaines, leurs équivalents français ne le peuvent pas. Le français se sert plutôt de 'celui-ci' /'celui-là' et 'celle-ci' /'celle-là' à la place de 'ceci' et 'cela' qui sont les équivalents de 'èyí' et 'iyen' respectivement.

Par ailleurs, dans la plupart des emplois de ces éléments de reprise en yoruba aussi bien qu'en français, sauf lorsqu'ils sont opposés l'un à l'autre, c'est-à-dire lorsqu'ils sont

utilisés pour exprimer l'opposition entre deux objets, 'ceci' et 'cela' comme 'èyí' et 'ìyèn' dans leur fonctionnement référentiel ne sont pas restreints à la question de proximité ou de l'éloignement. En fait dans la plupart de leurs emplois, il ne s'agit plus de les accompagner des gestes pour marquer la démonstration. Autrement dit, ils n'ont plus rien de démonstratif dans ces emplois. Comme les pronoms personnels, spécialement, le pronom personnel de la troisième personne 'ceci' et 'cela' aussi bien que 'èyí' et 'ìyèn', sont aussi capables des emplois textuels que situationnels. Mais dans la majorité des cas, c'est l'emploi de 'cela' qui l'emporte sur celui de 'ceci' en français alors qu'en yoruba, cette question de préférence de l'un à l'autre entre 'èyí' et 'ìyèn' ne se pose pas. Chacun a ses emplois distincts.

## **B Les pronoms indéfinis comme éléments de reprise en français et en yoruba**

### **(i) Introduction**

La plupart des pronoms indéfinis ont des adjectifs correspondants qui sont connus sous l'appellation d'adjectif indéfini dans la grammaire scolaire. Les pronoms indéfinis comme les adjectifs correspondants, comme le disent Wagner et Pinchon (1991 : 206), fournissent une information d'ordre quantitatif ou d'ordre qualitatif... ils représentent un terme ou groupe précédemment exprimé... :

*La planche (ou bien la pierre) est assez comparable à la page qui se travaille ; L'une et l'autre nous font trembler ; l'une et l'autre sont devant nous à la distance de la vision nette,*

où 'l'une et l'autre' en tant qu'éléments de reprise renvoient à la page qui se travaille et à la planche ou bien la pierre. Ces linguistes classent les pronoms indéfinis d'après leurs sens ; les uns, de sens négatif, évoquent l'absence d'une personne ou d'une chose : aucun, nul, personne, pas un, rien ; les autres de sens positif, expriment soit l'unité, soit la pluralité sous divers aspects. Ils comportent en outre une indication d'ordre quantitatif imprécise : certains, plusieurs, la plupart.

Certains de ces pronoms sont réservés à la désignation d'une personne humaine alors que certains autres ne désignent qu'une chose. On trouve également quelques-uns qui peuvent désigner à la fois un être humain et une chose : 'la plupart', 'pluieurs', 'certains'. En outre, comme le dit Maingueneau (1986 : 153) les pronoms indéfinis comme certain, plusieurs ou quelques-uns n'ont qu'une représentation partielle ; ils ne représentent pas complètement le SN avec lequel ils ont une relation de référence ; c'est le sous-ensemble qui est concerné. En d'autres termes, pour utiliser le terme de Milner emprunté par Anne Reboul (1994a) il existe, à quelques exceptions près, ('tout' par exemple) une relation de coréférence virtuelle et non pas celle de coréférence actuelle entre le SN antérieur et les pronoms indéfinis. Ils n'ont pas de représentation complète, des éléments repris, pour emprunter ce terme à Jacqueline Pinchom (1986).

Etant donné que certains pronoms indéfinis du français n'ont que de valeur nominale, c'est-à-dire qu'on ne peut pas les utiliser pour reprendre un déjà dit, nous allons, dans ce travail, nous limiter donc à l'analyse de ceux qui peuvent avoir des emplois anaphoriques en français et en yoruba. Donc les pronoms indéfinis comme 'chacun', 'plusieurs', 'quelqu'un' 'quelques-uns', 'l'un- l'autre' ou bien 'les uns-les autres' et 'tout' y compris ses variantes, et

leurs équivalents yoruba, seront examinés parmi les pronoms indéfinis ayant la valeur positive. Quant à ceux qui ont le sens négatif, nous allons voir les équivalents yoruba de 'rien', 'personne' et 'aucun' dans leurs emplois discursifs.

(ii) **'Chacun' et son équivalent yoruba** : Comme le disent Wagnet et Pinchon(1991 :217), 'chacun' peut être utilisé en français avec ou sans détermination. Il exprime la totalité d'une façon distributive. Sandfeld(1965 :382), de son côté dit que 'chacun' marque une totalité quelconque tout en détachant les individus qui la composent. Pour Corblin(1995 : 124) 'chacun' a une valeur partitive et il illustre son point de vue avec les exemples qui suivent :

Ces deux théories sont absurdes. Chacune conduit à une impasse.

Ces deux voitures sont superbes. Chacune a des qualités et des défauts.

Et puis il dit qu'on ne peut assigner l'interprétation 'chaque théorie(en général), ou chaque voiture(en général) à 'chacune' dans les deux exemples ci-dessus mais que 'chacune' est plutôt un groupe nominal sans nom qui n'est pas anaphorique nominal, mais plutôt un groupe nominal partitif à tête anaphorique. Ces valeurs distributive et partitive de 'chacun' et ses équivalents yoruba seront bien examinées dans les textes écrits en français et en yoruba.

Citons par exemple les textes suivants tirés de la Bible pour illustrer le fonctionnement discursif de ce pronom indéfini :

a) *Les Philistins livrèrent bataille, et Israël fut battu.*

Chacun s'enfuit dans sa tente.

*Awọn Filistini si ja, nwọn si le Israeli, nwọn si sa, olukuluku sinu ago re. (1<sup>er</sup> Samuel, chapitre 4, verset 10)*

b) *Et Samuel dit aux hommes d'Israël : Allez-vous-en, chacun dans sa ville.*

*Samueli so fun awọn ọmọ Israeli pe, Lọ, olukuluku si ilu rẹ (1<sup>er</sup> Samuel, chapitre 8, verset 22)*

c) *Samuel renvoya tout le peuple, chacun chez soi.*

*Samueli si ran gbogbo enia nā lọ, olukuluku si ile rẹ. (1<sup>er</sup> Samuel, chapitre 10 verset 25)*

On voit donc ici que 'chacun' reprend son antécédent d'une façon distributive et non pas comme une entité toute entière. Dans les trois exemples ci-dessus, 'chacun' aussi bien que 'olukuluku' renvoient à chaque individu et non à tous en entier. Dans l'exemple a), 'chacun' comme 'olukuluku' renvoie à chaque Israélite qui était au champ de bataille et non à tous les Israélites comme une entité présente au champ de bataille. Il y a un emploi d'une totalité partitive ou distributive de 'chacun' et 'olukuluku' dans ce texte. Il en est de même pour les exemples b) et c). Dans ces trois exemples, on voit l'emploi de 'chacun' et 'olukuluku' sans être accompagnés d'aucun complément. Leur fonctionnement, toujours pour exprimer une totalité distributive ou partitive mais cette fois-ci quand ils sont accompagnés de compléments, peut se trouver aussi dans les emplois discursifs dans les textes écrits comme les suivants :

a) *Awọn iwin wonyi a mā gbe inu ilẹ nwọn kò si ga ju ese bata kōkan lọ, olukuluku won a mā mu pasan kekere kan lowo. (D.O. Fagunwa, op.cit:62-63)*

*Ces trolls habitaient dans la terre, ils étaient grands d'un mètre et chacun d'eux tenait à la main un petit fouet.*

b) *Lehin ti a pari awọn işe na tan, ṣoba pe wa lati jẹun, o si se ase nla fun wa, olukuluku wa je o yo. (D.O. Fagunwa, op.cit:65)*

*Après avoir rempli toutes les tâches, le roi nous invita à un dîner.*

*Il nous prépara une grande fête. Chacun de nous mangea à sa faim.*

Les deux exemples ci-dessus montrent clairement l'emploi partitif de 'chacun' et celui de son équivalent yoruba. L'exemple a) montre qu'on parle de chaque troll parmi les trolls dont il s'agit. C'est-à-dire, c'est chaque troll qui avait à la main un fouet. Il en est de même pour l'exemple b). L'emploi de 'chacun' et d'*'olukuluku'* indique qu'il s'agit de chaque chasseur impliqué dans les tâches données par le roi y compris le narrateur. Cette valeur de totalité distributive du pronom indéfini 'chacun' et son équivalent yoruba est mieux illustrée avec le deuxième équivalent yoruba de 'chacun', qui est '*òkòókan*' ; ce qui veut dire littéralement en français, 'un à un' ou 'un par un'. Ce genre de forme peut se trouver dans le texte qui suit :

*Ikoko okuta omi li a si gbe kale nibé, gegebi iše iwénu awon Ju, okankan nwon gba to iwon ladugbo meji tabi mèta.*

*Il y avait là six jarres de pierre, destinées aux purifications des Juifs et contenant chacune deux ou trois mesures.*

Dans cet exemple la version yoruba montre bien la valeur distributive du pronom. En fait, la forme déterminative correspondant à ce pronom est '*kókan*' comme 'chaque' correspond à 'chacun' en français. Donc dans le texte suivant tiré du roman Ogboju ode:

*Iyára meje ni ile ti o ngbe ni, orukó ile ná pápá a si má je ile olojulemeje ;iyára kókan ni on ma ngbe lójo. (D.O. Fagunwa, ibidem: 71)*

*Il y avait sept chambres dans la maison où il habitait et la maison se nommait.*

*Maison à sept chambres, et il passait un jour dans chaque chambre*

'kókan' comme 'chaque' est utilisé comme déterminant pour déterminer les substantifs '*iyára*' et 'chambre' respectivement. Et la dernière proposition dans le texte signifie que Iragbeje' dont on parle dans le texte, habitait chaque jour dans une des sept chambres dans la maison. A vrai dire, la forme '*òkòkan*' du pronom indéfini signifiant 'chacun' montre plus clairement la valeur partitive de ce pronom que son synonyme '*olukuluku*'.

Force est de le souligner à ce stade, que l'emploi de la forme '*olukuluku*' est réservé pour désigner les êtres humains ou bien les objets personnifiés. Il ne peut jamais s'utiliser

pour renvoyer à une chose. Par contre, 'okōkan' peut désigner à la fois des êtres humains et des choses.

(iii) **'Plusieurs' et son équivalent en yoruba** : En tant que pronom ou déterminant, 'plusieurs' ne s'emploie guère qu'au pluriel. Cela veut dire qu'à la différence de 'chacun', c'est la même forme que prend 'plusieurs' dans son fonctionnement comme pronom aussi bien que comme déterminant. Il en est de même pour son équivalent yoruba 'òpòlopò' qui peut fonctionner à la fois comme pronom et déterminant. Le pronom 'plusieurs', selon Wagner et Pinchon(1991 :216), traduit une indétermination sur la quantité des personnes ou des choses évoquées. Il peut s'employer tantôt absolument sans représenter un terme précédent :

Chez plusieurs, savant et pédant sont synonymes.

Tantôt avec la valeur d'un représentant. Et c'est sa valeur d'un représentant que nous allons examiner dans les textes écrits choisis pour notre travail. Son équivalent yoruba, 'òpòlopò' peut se trouver sous la forme réduite d'òpò'. 'Òpòlopò' aussi bien que 'plusieurs' peuvent s'utiliser avec ou sans complément

- a) ... *ni ojo keji gbogbo ilu ti ró de, nwọn bo ile mi şikanşikan ; opolopo ni o wà ni ori orule...* (D.O.Fagunwa,op.cit:47)

*... le lendemain, toute la ville s'était rendue chez moi. Ils étaient si nombreux que l'intérieur de la maison ne pouvait pas les contenir, plusieurs d'entre eux s'étaient tenus debout sur des toits.*

- b) *il y eut de nouveau, à cause de ces paroles, division parmi les Juifs. Plusieurs d'entre eux disaient : il a un démon ; il est fou ; pourquoi l'écoutez-vous ? ( Jean chapitre 10, versets 19-20)*

*Nitorina iyapa si tun wa larin awon Ju nitori oro wonyi.*

*opo ninu won si wipe, o li ẹmi eṣu, ori rè si bájé, ẽse ti ẹnyin fi ngborò rè ?*

Dans les deux exemples ci-dessus, 'plusieurs' aussi bien que son équivalent yoruba représentent des êtres humains au pluriel mais la quantité n'est pas bien définie ou déterminée. On ne peut pas dire exactement le nombre des gens qui s'étaient mis debout sur des toits dans le texte a) mais on sait bien sûr, qu'ils faisaient partie des gens qui étaient venus chez le narrateur. La même chose peut se dire de l'emploi de 'plusieurs' et 'òpò', la forme réduite de 'òpòlopò' dans l'exemple b). Ils désignent tous les deux, un nombre indéterminé des Juifs, parmi ceux qui écoutaient Jésus, qui pensaient que celui-ci était fou et qu'il avait un démon. Les compléments 'd'entre eux' et 'ninu wọn' respectivement, montrent la valeur partitive de ces pronoms. Autrement dit, ils ont une relation de référence partielle avec leurs antécédents qui sont repris comme leurs compléments.

iv- **'Quelqu'un' et 'Quelques-uns' et leurs équivalents en yoruba :** Le pronom 'Quelqu'un' évoque une personne absolument indéterminée sans renseigner sur son identité. L'équivalent yoruba de ce pronom est le SN 'Ènì kan' qui signifie littéralement 'une personne' indéterminée, dont l'identité n'est pas connue. Donc quand on lit dans les textes suivants :

a) *O si wi fun wa pe işe ekini ti a o se ni pe a o yan enikan ninu wa ti yio ba ẹranko nla kan ja (D.O Fagunwa, op.cit: 61)*

*Et il nous a dit que la première tâche à remplir était de choisir quelqu'un parmi nous qui allait lutter contre un animal sauvage.*

b) *O si se nigbati gbogbo awọn ti mo o ri pe o nsotélè lărin awọn woli, awọn enia si nwi fun ara wọn pe, kili èyi ti o de si ọmọ Kisi ? Saulu wa ninu awọn woli pèlu ?*

*Enikan lati ibè na wa si dahun, o si wipe..(1<sup>er</sup> Samuel, chapitre 10, verset11)*

*Tous ceux qui l'avaient connu auparavant virent qu'il prophétisait avec les prophètes et l'on se disait l'un à l'autre parmi le peuple : Qu'est-il arrivé au fils de Qich ? Saul est-il aussi parmi les prophètes ?*

*Quelqu'un de l'endroit répondit en ces termes ...*

on voit bien que 'quelqu'un' et son équivalent yoruba n'ont pas de référent spécifique. Ils puisent leur valeur référentielle dans les deux textes de la situation d'énonciation et des compléments qui les accompagnent. Dans le texte a), le pronom 'quelqu'un' et son équivalent yoruba renvoient à une personne non-spécifique parmi les preux chasseurs y compris le narrateur. En fait, les compléments qui les accompagnent montrent qu'ils font partie des référents des pronoms servant comme leurs compléments ; à savoir ; 'nous' et 'wọn' respectivement. Dit autrement, dans cet exemple, 'quelqu'un' fait partie du référent du pronom 'nous' qui est son complément comme 'ẹnikan' est une partie du référent de 'wa' qui est également le complément de ce mot 'ẹnikan'. C'est grâce à ces compléments qu'on peut attribuer un référent à ces éléments indéfinis de reprise, même si son identité n'est pas évidente.

En ce qui concerne l'exemple b), la situation est presque similaire. Mais ces éléments indéfinis tirent leur référent de la situation d'énonciation et non de leurs compléments en ce sens qu'ils ne sont pas accompagnés de compléments. Autrement dit, le référent de ces éléments sont parmi les gens qui se trouvaient dans le lieu de l'énonciation mais son identité n'est pas dévoilée.

Le pronom indéfini 'Quelques-uns', lui, traduit une indétermination qui porte soit sur le nombre des individus ou des choses, il se rapproche alors de 'plusieurs', soit sur leur qualité, il se rapproche alors de 'certains'. Accompagné d'un complément partitif, il signifie un petit nombre indéterminé de... et fait partie d'une entité collective. Son équivalent yoruba est le SN indéfini 'awọn kan' qui veut dire mot-à-mot 'les uns'. Le fonctionnement de ce pronom 'quelques-uns' et celui de son équivalent yoruba peuvent se voir clairement dans

leurs emplois discursifs comme les suivants où ils servent pour renvoyer à des déjà dits dans les textes d'une façon partitive :

- a) *A leur tour, les Pharisiens lui demandèrent comment il avait recouvré la vue.*  
*Et il leur dit : il a mis de la boue sur mes yeux, je me suis lavé et je vois.*  
*Sur quoi, quelques-uns des Pharisiens disaient : Cet homme ne vient pas de Dieu.. .(Jean, chapitre 9, versets 15-16)*

*Nigbana li awon Farisi pəlu tún bi i lre bi o ti şe riran. O si wi fun wən pe,*  
*O fi amo le oju mi, emi si wè, mo si riran.*  
*Nitorina awon kan ninu awon Farisi wipe, Okunrin yi ki ise ti Olorun,...*

- b) *Et Jésus dit aux scribes et aux Pharisiens :*  
*... au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront proférée.*  
*Car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné.*  
*Alors quelques-uns des scribes et des Pharisiens prirent la parole et dirent...*  
*(Matthieu, chapitre 12, versets 36-38)*

*Jesu si ba awọn akowe ati awọn Farisi soro pe :*  
*... gbogbo ṣoro buburu ti enia nṣo, nwọn o jihin rè li ojo idajo.*  
*Nitori nipa ṣoro rẹ li a o fi da iwo lare, nipa ṣoro rẹ li a o fi da iwo lèbi.*  
*Nigbana li awon kan ninu awon akowe ati Farisi dahun wipe...*

Il va sans dire dans les deux exemples ci-dessus que 'quelques-uns' et son équivalent renvoient à une partie indéterminée de leurs antécédents. Dans l'exemple a), 'quelques-uns' et 'awọn kan' désignent certains Pharisiens parmi tous les Pharisiens dont il s'agit dans le texte. Ceci est même indiqué dans le complément qui les accompagnent ; à savoir, 'des Pharisiens' et 'ninu awọn Farisi' respectivement. L'exemple b) présente le même fonctionnement de ces éléments de reprise où 'quelques-uns' et 'awọn kan' ont comme référents un nombre indéterminé des scribes et des Pharisiens et 'awọn akowe ati Farisi' dont

on parle dans les textes. Leur valeur partitive est bien évidente aussi dans leurs compléments qui les accompagnent.

(v) **Les équivalents de 'L'un-L'autre' et 'Les uns- Les autres' en yoruba:** Ces pronoms, comme le disent toujours Wagner et Pinchon(1991 :215), servent à opposer deux ou plusieurs personnes, deux ou plusieurs choses. Lorsqu'ils renvoient à des substantifs déjà exprimés, ils sont une variante des pronoms démonstratifs : celui-ci, celui-là :

*Berbette et sa petite soeur, portant toutes les deux sur leur dos, l'une sa pensante charge d'ajoncs, l'autre une provision d'herbes pour les bestiaux, revinrent à l'heure où la famille prenait le repas du soir.*

où 'l'une' comme 'celle-ci' renvoie à 'sa petite soeur' et 'l'autre' en tant que variante de 'celle-là' renvoie à Berbette. Il est nécessaire de le souligner ici que ces pronoms français ont des équivalents variants en yoruba selon le contexte et l'emploi. Le contexte où 'l'un et 'l'autre' ou 'les uns et les autres' s'utilisent pour exprimer l'opposition peut se constater dans le texte qui suit :

a) *De là tu iras plus loin et tu arriveras au chêne de Thabor, où tu seras abordé par trois hommes montant vers Dieu à Béthel et portant l'un trois chevreaux, l'autre trois miches de pain, et l'autre une outre de vin. (1<sup>er</sup> Samuel, chapitre 10 ; verset 3).*

*Iwɔ o si koja lati ibè lɔ, iwɔ o si de pẹtẹlẹ Tabori, nibẹ li ɔkunrin mèta ti nlo sɔdɔ olɔrun ni Beteli yio pade rè ; okan yio mu ɔmọ ewure mèta lowo, ekeji yio mu isu akara mèta, ati eketa yio mu igo ɔti waini.*

b) *Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé le Crâne, ils le crucifièrent là, ainsi, que les deux malfaiteurs ; l'un à droite, l'autre à gauche.(Luc, chapitre 23, verset 33)*

*Nigbatti nwọn de ibi ti a npe ni Ibi agbari, nibè ni nwọn gbé kàn a mọ agbelebu, ati awọn arufin nā, okan li ọwó ọtún, ati ekeji li ọwó ḥsi.*

- c) *Ses voisins, et ceux qui auparavant avaient vu qu'il était un mendiant, disaient : N'est-ce pas là celui qui se tenait assis et qui mendiait ?*  
*Les uns disaient : C'est lui. D'autres disaient non, mais il lui ressemble.*  
*(Jean, chapitre 9, versets 8-9)*

*Njẹ awọn aladugbo ati awọn ti o ri i nigba atijo pe a bi i li afoju, wípe, Eniti o njoko sagbe kọ yi ?(Awọn ọkan) Awon kan wípe on li eyi, awon elomiran wípe, o dabi on .*

il est évident dans les deux premiers exemples ci-dessus que l'équivalent yoruba de 'l'un' est 'ọkan' et dans le troisième où il s'agit de l'emploi du pluriel de 'l'un' qui est 'les uns', le yoruba a 'awọn ọkan'/'awọn kan' comme son équivalent. Par contre, 'l'autre' dans les deux premiers a comme son équivalent le numéral ordinal 'ekeji' et 'ekèta'- le deuxième et le troisième- alors que dans sa forme plurielle c'est 'awon elomiran' qui est d'usage ; 'Awọn elomiran' veut dire simplement 'les autres personnes'. Dans tous les cas, il s'agit des emplois des éléments de reprise désignant des référents indéterminés. Dans l'exemple a), 'l'un et l'autre' désignent trois hommes différents qui s'opposent au niveau de ce qu'ils portaient comme le font leurs équivalents yoruba- 'ọkan' et 'ekeji' et 'ekèta' qui renvoient individuellement au SN 'okunrin mèta', l'équivalent de 'trois hommes'. L'exemple b) montre comment les deux malfaiteurs désignés par 'l'un et l'autre' s'opposent. Sans indiquer explicitement l'identité du référent 'l'un' désigne le malfaiteur qui se trouvait à droite de Jésus et 'l'autre' renvoie à celui, entre les deux, qui se trouvait à gauche. L'opposition exprimée avec l'emploi de ces pronoms montre ici les positions différentes où se trouvaient ces deux malfaiteurs par rapport à Jésus. Il en est de même pour 'ọkan' et 'ekeji'. Le cas de l'exemple c) est un peu différent. Il s'agit tout d'abord de l'emploi des formes plurielles de

'l'un et l'autre'. Secondo, les pronoms 'les autres' ne se réalisent plus en yoruba avec le numéral ordinal comme il est le cas pour 'l'autre'. Dans cet exemple, 'awọn ẹlomiran' qui signifie littéralement 'les autres personnes' est utilisé comme l'équivalent de 'les autres'. Comme les deux premiers exemples, ces éléments de reprise dans cet exemple dans les deux langues renvoient aux groupes de gens ayant des idées différentes sur un sujet - l'identité du mendiant aveugle guéri par Jésus. Un groupe pouvait l'identifier, l'autre groupe ne pouvait pas. Ce sont ces idées différentes de ces gens qui permettent l'emploi de 'les uns' et 'les autres' pour les opposer. En fait, l'emploi de ces éléments de reprise catégorise les référents en deux camps opposés bien que leurs identités soient indéterminées.

Les pronoms indéfinis 'l'un et l'autre' et leurs formes plurielles y compris leurs équivalents yoruba, peuvent également s'utiliser pour exprimer la réciprocité entre deux référents désignés ou entre deux groupes de référents. Dans le fonctionnement de réciprocité, ces pronoms ont comme équivalents en yoruba, le nom 'ara' suivi d'un complément qui constitue la source d'où il tire son référent. A titre d'exemple, considérons les textes suivants :

- a) *Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils (les deux apôtres) le (Jésus) reconnurent; mais il disparut de devant eux.*

*Et ils se dirent l'un et l'autre...(Luc, chapitre24, versets31-32)*

*Oju wọn si là, nwọn (awọn aposteli meji) si mọ ọ ; o si di ofo li oju wo.*

*Nwọn si ba ara wọn sọ pe...*

- b) *Tous ceux qui l'avaient connu auparavant virent qu'il prophétisait avec les prophètes, et l'on disait l'un à l'autre parmi le peuple...(1<sup>er</sup> Samuel, chapitre10, verset11)*

*O si şe, nigbati gbogbo awọn ti o mo ọ ri pe o nsotélè larin awọn woli, awọn enia si nwi fun ara won pe...*

- c) *Les disciples se disaient donc les uns aux autres : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?(Jean, chapitre 4, verset33)*

*Nitorina li awọn ọmo-ehin rè mbi ara won lèréwipe,  
Enikan mu onjé fun u lati je bi ?*

Dans les trois exemples, les pronoms indéfinis renvoient aux gens qui s'engagent en discussion entre eux. Le niveau de la valeur partielle de ces pronoms indéfinis est différent des autres pronoms indéfinis qu'on a examinés jusqu'ici en ce sens que ce sont les deux référents repris par ces pronoms qui forment la totalité qui sert comme antécédents. Autrement dit, à titre d'exemple, les pronoms 'l'un et l'autre' dans le texte a) ainsi que dans le texte b) reprennent totalement les SN précédents, en l'occurrence, 'ils' (les apôtres) dans le texte a) et ('l'on' qui renvoie à ceux qui avaient connu l'aveugle auparavant dans le texte b). Bien que cette reprise soit totale, les référents désignés sont en deux groupes ;- le groupe 1 discutait avec le groupe 2 et les deux forment la totalité reprise par les pronoms indéfinis 'l'un et l'autre'. L'exemple c) présente la même situation sauf que chaque groupe repris par chaque pronom indéfini est au pluriel ; d'où l'emploi de la forme plurielle des pronoms – 'les uns' - 'les autres'. Dans tous les cas, c'est le nom 'ara' qui veut dire littéralement 'le corps' suivi du complément 'won' qui est utilisé en yoruba. Donc 'ara won' signifie mot-à-mot 'leurs corps'. C'est ce complément 'won' qui montre que 'ara' se trouve parmi le référent de 'won'. En d'autres termes, cela explique que dans la valeur réciproque de ces pronoms indéfinis, le référent désigné par chacun des deux se trouve à l'intérieur du groupe qui forme le tout qui est finalement désigné par les deux.

D'ailleurs, chacun de ces deux partenaires indéfinis c'est-à-dire 'l'un et l'autre', peut s'utiliser seul pour renvoyer à un référent ayant une identité indéterminée. Voyons à titre d'exemple les textes suivants :

a) *Ceux qui étaient avec Jésus, voyant ce qui allait arriver, dirent :*

*Seigneur, frapons-nous de l'épée*

*Et l'un d'eux frappa le serviteur du souverain sacrificeur(Luc chapitre 22, versets 49-50)*

*Nigbati awon ti o wà lodo rẹ ti ri bi yio ti jasi, nwọn bi i pe Oluwa, ki awa ki o fi ida sa won ? ṥukan ninu wọn si fi idà ṣa ọmo-odo olori awọn alufa kan...*

b) *Du tombeau elle s'en retournèrent pour annoncer tout cela aux onze...*

*C'étaient Marie Madeleine, Jeanne, Marie(mère de Jacques) et les autres avec elles le dirent aux apôtres.(Luc, chapitre 24, versets 9-10)*

*Nwọn si pada ti ibojì wá, nwọn si rohin gbogbo nkan wonyi fun awọn mọkanla,..*

*Awọn Maria Magdalene ni, ati Joanna, ati Maria , iya Jakobu ati awon elomiran pẹlu wọn, ti nwọn ròhin nkan wonyi fun awọn aposteli.*

Dans le texte a) 'l'un' a une valeur de 'quelqu'un' et il renvoie à quelqu'un parmi ceux qui se trouvaient avec Jésus lorsque cet événement s'est produit. L'identité de cette personne n'est pourtant, pas évidente. De la même façon, 'les autres' dans le texte b) désigne les gens qui se trouvaient avec Marie-Madeleine, Jeanne, Marie, la mère de Jacques, qui sont allés annoncer la résurrection de Jésus aux apôtres. On voit que c'est 'ṣukan' et 'awọn elomiran' qui sont utilisés en yoruba comme les équivalents de 'l'un' et 'les autres' respectivement.

(vi) **Tout et ses variantes et leurs équivalents yoruba** : 'Tout' a comme équivalent en yoruba le mot 'gbogbo', qu'il soit au singulier ou au pluriel. Mais à la différence de 'tout' qui peut s'utiliser et au singulier et au pluriel sans aucun complément, 'gbogbo' dans tous ses

emplois, doit être obligatoirement suivi d'un complément. Comme le disent Wagner et Pinchon (1991 :217), 'tout' et ses variantes (tous, toute et toutes) évoquent la totalité d'une façon globale. 'Tout' représente cette totalité sous un aspect continu : 'Rien n'a changé et pourtant tout existe d'une autre façon' ; alors que 'tous (toutes) la représente sous l'aspect de la discontinuité : Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous ?

Se rapportant à un mot précédent, 'tout', 'tous' et le féminin 'toute(s)' s'emploient en parlant de personnes comme de choses :

- a) Je ne vois plus mes amis Tous ont maintenant rencontré la femme qu'ils devaient rencontrer.

N kòtilè rí àwọn òré mí mó ; Gbogbo won ni wón ti rí obìnrin tí wón fé.

- b) Aucune de mes lettres n'a dû lui parvenir, puisque toutes sont sans réponse.

Ò dà bí èni wípé kò rí òkankan gbà nínú àwọn létà mi nítorí pé gbogbo won ni n kò rí èsì ì wọn.

- c) *J'ai assisté à beaucoup de scènes dans ce marché et il m'est impossible de tout raconter.*

*opolopò nkan ni oju mi ri ni oja yi. Sugbon n ko ni le to gbogbo won tan. (D.O Fagunwa; op.cit:18)*

Dans l'exemple a), 'tous' renvoie au SN précédent 'mes amis' comme 'gbogbo won' désignent totalement le SN 'awọn ɔre mi'. Il en est de même pour l'exemple b) où 'toutes' aussi bien que 'gbogbo won' se rapportent aux SN 'mes lettres' et 'awọn létà mi' tout entier respectivement. Comme il a été déjà dit, 'gbogbo' dans les trois exemples ne peut pas s'utiliser seul ; d'où le complément 'wọn' qui veut dire 'eux' qui le suit. Dans l'exemple c), 'tout' et 'gbogbo' ne se rapportent pas à une personne mais à un événement qui a été déjà mentionné – la scène au marché. Et comme dans sa représentation des personnes, 'gbogbo' dans cet exemple est toujours suivi du complément 'wọn'.

Par ailleurs, lorsque 'tous' se rapporte à une collectivité indéfinie de personnes dont aucune mention textuelle n'a été faite, il a comme équivalent en yoruba, le SN 'gbogbo ènìyàn' qui veut dire 'tous les gens'. Alors il a la valeur d'un déterminant. Voyons à titre d'exemple les textes qui suivent :

- a) *Si nous les laissons faire, tous croiront en lui et les Romains viendront (nous) enlever et notre lieu (saint) et notre nation. (Jean, chapitre 11, verset 48)*

*Bi awa ba jowo rè bê, gbogbo enia ni yio gba a gbo, awon ara Romu yio si wa gba ile ati orile-ède wa pèlu.*

*Ils allèrent auprès de Jean et lui dirent : Rabbi ; celui qui était avec toi au-delà du Jourdain et à qui tu as rendu témoignage, voici qu'il baptise et que tous vont à lui. (Jean, chapitre 3, verset 26)*

*Nwọn si tọ Johannu wá, nwọn si wi fun u pe, Rabbi, ẹniti o ti wà pèlu rè loke odò Jordani, ẹniti iwọ si jeri si, kiyesi i on na ni mbaptisi, gbogbo enia si ntò o wa.*

En fait, ce que l'on peut déduire de cet emploi de 'tous' est qu'il s'agit d'un SN sans tête où le constituant tête est élidé. Dit autrement, 'tous' est une forme réduite du SN 'tous les gens' qui est la forme que prend son équivalent yoruba dans le texte. C'est-à-dire dans la version yoruba, le SN a sa forme pleine alors qu'en français le constituant tête est élidé. La preuve est que les deux, c'est-à-dire 'tous' et 'gbogbo enia' ont le même fonctionnement dans les textes, ils renvoient aux gens indéterminés qui ne sont pas mentionnés dans les textes.

Plus encore, même lorsque 'tout' est utilisé pour se rapporter à des mots mentionnés précédemment en les résumant surtout quand il s'agit d'énumérer des objets, son équivalent yoruba 'gbogbo' doit avoir un compagnon sous forme d'un complément. L'exemple suivant tiré d'une chanson d'un musicien yoruba, Ebenezer Obey, va nous servir comme preuve :

a) *T'ó bá lọ sí patí, ...Heinekens bíà, Top bíà, Star lágà, gbogbo è ló ba lára mu.*

*S'il va à une fête, ... la bière Heineken, la bière Top, la bière Star, tout lui va bien.*

Et l'exemple tiré du livre de Sandfeld (1965 :412) Syntaxe du Français contemporain :

b) *Le bidet, la carriole, la laitière et le pot de lait, tout culbute.*

*À t'eson ni ò, àti ọkò t'ó nfà á ni ò, àti oníwàrà ni o, ati ìkòkò warà ni ò, gbogbo rè ló dojú dé.*

Ici, là où 'tout' tout seul renvoie aux objets énumérés précédemment dans les deux exemples, on voit que 'gbogbo' est toujours accompagné de 'rè'. Une chose qui est à noter est que bien que les objets énumérés soient au pluriel, 'tout' est au singulier. Il en est de même pour 'gbogbo' et ceci est évident dans le complément 'rè' qui est du singulier. Néanmoins, dans l'exemple b), le complément 'wòn', qui marque le pluriel peut être utilisé aussi... 'gbogbo wòn ló dojú dé' – 'ils sont tous renversés'.

Pour ce qui concerne les pronoms indéfinis ayant la valeur négative pour désigner une personne, nous allons simplement examiner 'aucun', et 'personne' en ce sens que le yoruba, dans l'emploi des indéfinis au sens négatif, dispose seulement de deux mots, - l'un pour désigner une chose, un objet, l'autre pour renvoyer à une personne humaine. Il s'agit de 'ènìkan kan' pour une personne et 'nnkan kan' pour une chose.

(vii) **'Aucun' et son équivalent yoruba** - Dans l'emploi 'aucun', qui a affaire à une personne humaine a le même mot comme équivalent en yoruba pour le pronom 'personne' du français. Par exemple 'aucun (ne)', 'personne(ne)', qui veulent dire mot-à-mot 'pas une personne' se réalisent en yoruba par 'èni kan' (ko) qui signifie aussi 'pas une personne'. Pour réaliser l'équivalent de '(ne) rien' et 'aucun' renvoyant à une chose ou à un objet en yoruba, on utilise 'nnkan kan (ko)'. Force est de le souligner ici que juste comme ces pronoms

indéfinis au sens négatif doivent s'accompagner de la particule de négation 'ne'ou 'sans' en français 'nnkan kan' et 'enikan kan' doivent eux aussi, s'utiliser avec la particule de négation 'kò' ou 'laisi' pour avoir le sens négatif. Bien que 'aucun' dans certains de son fonctionnement, puisse avoir une valeur positive pour signifier 'quelqu'un' surtout dans les phrases exprimant une comparaison, un doute ou une hypothèse : 'il l'aime plus qu'aucune autre', c'est son emploi au sens négatif que nous allons examiner dans ce travail. 'Aucun' peut s'utiliser ainsi avec ou sans détermination ou complément et peut avoir la valeur ou le sens des indéfinis 'personne', 'pas un', et 'nul'. Comme le dit Sandfeld (1965 :363), 'aucun' se dit de personnes et de choses et s'emploie de préférence se rapportant à un mot précédent ou à un mot suivant précédé de 'de'.

a) *Tous avaient essayé de la séduire, aucun, disait-on, n'avait réussi.*

b) *Il parlait le français légèrement cosmopolite d'un érudit qui entend six ou huit langues et n'en prononce purement aucune. ( aucune des langues)*

Examinons maintenant son fonctionnement discursif comme il est montré dans les textes écrits que nous avons choisis pour cette étude :

*Jésus lui dit ( à la Samaritaine) : je le suis, moi qui te parle.*

*Alors arrivèrent ses disciples, qui furent étonnés de ce qu'il parlait avec une femme . Toutefois, aucun ne dit : Que demandes-tu ? (Jean, chapitre 4, versets 26-27)*

*Jesu si wi fun u ( obinrin ara Samaria) pe, Emi eniti mba o sòrò yi ni.*

*Ninu eyi li awon ọmọ-èhin rè de, enu si yà wọn, nitoriti o m ba obinrin na sòrò; sugbọn kò si enikan ti o wipe, kili iwò nwá, ?*

Dans cet exemple 'aucun' se rapporte au SN 'ses disciples' qui est mentionné précédemment. 'Enikan' se rapporte, lui aussi, dans la version yoruba, au SN 'awon ọmọ-èhin rè'. 'Aucun' et

son équivalent sont utilisés ici pour renvoyer à des personnes d'une façon 'non-existante' de ces personnes. Autrement dit, l'action exprimée dans la proposition où 'aucun' et 'enikan' remplissent la fonction, syntaxique de sujet, n'est pas faite par les personnes auxquelles 'aucun' et 'enikan' se rapportent.

L'exemple qui suit va montrer l'emploi de 'aucun' suivi de son complément d'où il tire sa valeur de référence.

*Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui disait cela .(Jean, chapitre 13, verset 28)*

*ò si si enikan nibi tabili ti o mò idi ohun ti o ñe so eyi fun u.*

Dans la version française de cet exemple, on voit que 'aucun' se rapporte à 'ceux qui étaient à table' bien exprimé dans le texte et c'est cette proposition qui sert comme son complément. Il en est de même dans la version yoruba, où 'enikan' dispose du syntagme 'nibi tabili' comme son complément. 'Nibi tabili' est un syntagme exprimant une circonstance de lieu et c'est à partir de ce lieu où se déroulent les événements qu'on attribue un référent 'non-existent' ou 'nul' au pronom 'enikan' accompagné de la particule 'kò'. Autrement dit, la version yoruba se lit littéralement : il n'y a aucun à table qui comprit pourquoi il lui disait cela, où 'aucun' peut être remplacé par 'personne' : - il n' y a personne à table qui comprit pourquoi il lui disait cela.

(viii) **'Personne' et son équivalent yoruba** : 'Personne' en tant que pronom indéfini ayant le sens négatif, a la valeur de 'aucun' quand celui-ci se rapporte à une personne humaine. Il a aussi dans quelques constructions la valeur de 'nul' et 'pas un'. Voilà pourquoi Wagner et Pinchon (1991 :208) disent que 'pas un' est une variante expressive de 'personne', 'aucun', et 'nul' et cela se voit en yoruba dans le mot qui sert comme équivalent de ces pronoms indéfinis du français. Il s'agit toujours du mot 'enikan' accompagné de la particule 'kò'. A

titre d'exemple voyons l'emploi de 'personne' et celui de son équivalent yoruba dans les textes qui suivent :

*Un chef interrogea Jésus et dit : bon maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ?*

*Jésus lui dit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon.*

*(Luc, chapitre 18, versets 18-19)*

*Ijoye kan si bère lqwò rè (Jesu) wipe, Olukonì rere, kili emi o şe ti emi o fi jogúniye ainipékun ?*

*Jesu si bi i pe, ! se ti iwò fì npè mi li eni rere ? enikan ti o je rere kò si bikoşe olorun.*

Tout d'abord, on voit ici que c'est le mot 'enikan' avec la particule 'kò' qui est utilisé comme l'équivalent de 'personne (ne)' comme il est le cas pour l'emploi de 'aucun (ne)'. Plus encore, à la place de 'personne' dans ce texte, on peut mettre 'nul' et c'est toujours le même mot 'enikan' qu'on utilisera en yoruba comme il est montré dans l'exemple qui suit où 'nul' et 'aucun' peuvent se remplacer :

Et Jésus dit :

*Maintenant, je m'en vais vers celui qui m'a envoyé, et nul de vous ne me demande : où vas-tu ? (Jean, chapitre 16, verset 5).*

Jesu si so pe :

*sugbon nisisiyi emi nlo sodo ẹniti o rán mi ; kò si si enikan ninu nyin ti o bi mi lèrè pe, Nibo ni iwò nlo ?*

Dans cet exemple, il s'agit toujours de l'emploi du mot 'enikan' et la particule 'kò' qui renvoie aux interlocuteurs de Jésus, en l'occurrence, ses disciples ; comme 'nul (ne)' le fait dans la version française. Et il va sans dire ici que l'on peut utiliser à la place de 'nul' les pronoms indéfinis 'aucun' et 'personne' et c'est toujours le mot 'enikan (kò)' qui servira comme son équivalent. Cependant on doit le souligner que la plupart du temps, l'emploi de

'aucun' est préférable au lieu de celui de 'personne' suivi d'un complément régi par 'de' partitif, à moins que le substantif régi par 'de' ne soit un collectif .

Considérons encore l'emploi du pronom indéfini 'personne' et celui de son équivalent yoruba où ils se rapportent à une mention antérieure des personnes :

- a) *...eyi nā ni mo ṣe ni mo ri ti oju mi fō ti awon ḥenikan bērēsi i fī ọwō tō mi:...Nigbati... oju mi si la,... nkò ri ḥenikan* (D.O. Fagunwa, op.cit: 14-15)

*En faisant cela, je perdis la vue et je remarquai que quelques êtres commencèrent à me taquiner... Quand je repris ma vue,... je ne vis personne*

- (b) *Samuel dit à tout Israël : ... Répondez-moi en présence de l'Eternel et en présence de son messie. De qui ai-je pris le bœuf et de qui ai-je pris de l'âne ?... De qui ai-je reçu un présent ?... Et ils (les Israélites), dirent...tu n'as rien reçu de personne* (1<sup>er</sup> Samuel, chapitre12, versets 1-4)

*Samuèli si wi fun gbogbo Israeli pe :... jèri si mi niwaju Oluwa ati niwaju ḥeni ami ororo rè ; malu tani mo gbà ri ? tabi kētékètē tani mo gbà ri ?... tabi lōwō tani emi gba owo abètèlè kan ri ?... Nwōn (Awon ọmọ Israèli) si wipe... iwō kò gba nkan lōwō enikan wa ri.*

Dans ces textes, 'personne (ne)' et 'enikan (kò)' renvoient aux personnes déjà indiquées dans les textes. Dans le texte a) 'personne (ne)' se rapporte à 'quelques êtres' parmi lesquels le narrateur ne voyait pas une seule personne. Et dans la version yoruba 'enikan (kò)' a comme antécédent le SN 'awon ḥenikan'- 'des gens'- dont il ne voyait aucun. Le texte b) présente la même situation. Les deux mots de reprise 'personne (ne)' et 'eni kan (ko)' renvoient aux Israélites à qui Samuel s'adressait la parole. L'emploi de 'personne (ne)' et 'eni kan (ko)' veut dire que parmi ces Israélites à qui Samuel parlait, aucun n'avait rien donné à Samuel. Par ailleurs, l'emploi de 'rien' dans ce texte va nous amener à examiner l'emploi représentatif ou de reprise de ce pronom indéfini et celui de son équivalent yoruba.

(ix) **'Rien' et son équivalent yoruba : nkan ou nkan kan** : Dans le texte précédent, 'rien' aussi bien que 'nkan' sont utilisés pour renvoyer à tout ce qui a été énuméré précédemment, à savoir : le bœuf, l'âne et 'présent' dont aucun n'a été reçu par Samuel. Ici 'rien' a la valeur de 'aucun' lorsque celui-ci renvoie à une chose ou à un objet. A la place de ...'tu n'as rien reçu de la main de personne' on peut dire ...'tu n'en as reçu aucun de la main de personne. Dans cette tournure, c'est toujours le mot 'nkan' qu'on utilisera en yoruba : 'iwø kò gba nkan kan lówó ẹnìkan wa'.

L'emploi de l'anaphorique 'rien (ne)' et celui de son équivalent yoruba pour désigner une chose ayant une quantité nulle, c'est-à-dire là où 'rien' équivaut à 'pas une chose', peut se trouver davantage dans le texte suivant :

*Mo n fí igi gbe onje lò si ẹnu...*

*Bẽ ni mo ẹ se titi ti nkò ri aye jeun dādā...*

*Nigbati o si pẹ, ti mo ti sa ipa mi titi ti nkò lè je nkan kan, mo ke mo si wipe...*

*( D.O. Fagunwa, op.cit: 15-16)*

*Je me servais d'un morceau de bois pour mettre la nourriture dans la bouche.*

*C'était ainsi que je faisais jusqu'à ce que je n'arrivasse pas à bien manger la nourriture. Après tout fait sans rien manger, je poussai un grand cri et je dis...*

'Rien' aussi bien que 'nkan kan' dans ce texte renvoient à 'la nourriture' et 'onje'. respectivement. Mais ils signifient dans leur emploi qu'aucune de cette nourriture n'est mangée par le narrateur .

(x) **Conclusion**

De tout ce que nous avons examiné jusqu'ici à propos des pronoms indéfinis, il est évident que le français possède et utilise plus de pronoms indéfinis que le yoruba. Dans tous les cas, le yoruba se contente d'utiliser le SN 'enikan' qui signifie 'une personne' accompagné

de la particule 'kò' pour renvoyer aux êtres humains repris par les pronoms indéfinis divers du français ayant la valeur négative ; à savoir : 'personne (ne)', 'nul', 'aucun', 'pas un'. Pour ce qui concerne les pronoms indéfinis qui ont la valeur positive, comme 'quelqu'un' du français, le yoruba emploie toujours le nom 'ẹnikan' comme équivalent yoruba, - même l'indéfini 'autre' qui a comme équivalent yoruba, 'élòmíràñ' n'est pas différent. 'Élòmíràñ' veut dire 'une autre personne' – 'Éni òmíràñ'- il s'agit simplement du remplacement de 'n' du nom 'ẹni' par son allomorphe 'l'. Par contre, les autres pronoms comme 'tout', 'chacun', 'l'un', 'plusieurs', ont comme équivalents 'gbogbo', 'olukuluku', 'ókan', 'òpòlòpò' respectivement. Les pronoms indéfinis comme 'rien' et 'aucun', ayant une chose ou un objet comme référent ont 'nkan' ou 'nkan kan' qui veut dire tout simplement 'une chose' comme leur équivalent en yoruba. Juste comme 'rien' et 'aucun' doivent s'utiliser avec 'ne' ou 'sans', 'nkan' ou 'nkan kan' s'emploient, eux-aussi, avec 'kò'. On peut donc conclure que la plupart des pronoms indéfinis du français se réalisent en yoruba par des noms. Autrement dit, l'on peut dire que le français se sert de reprises pronominales plus que le yoruba lorsqu'il s'agit de la représentation indéfinie des éléments déjà mentionnés indiqués.

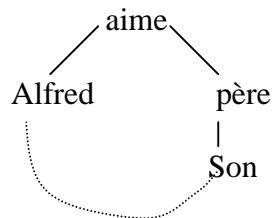
C **L'adjectif possessif comme élément de reprise en français et en yoruba**

(i) **Introduction**

Dans son ouvrage sur la syntaxe du français, Eléments de Syntaxe structurale(1959 : 85-86), Lucien Tesnière utilise ce que la grammaire traditionnelle appelle l'adjectif possessif pour illustrer les termes de l'anaphore et l'anaphorique. Et il fait ses analyses comme suit :

*L'anaphore est une connexion sémantique supplémentaire à laquelle ne correspond aucune connexion structurale. Soit par exemple la phrase : 'Alfred aime son père'. Le mot son y est en connexion sémantique, non seulement avec le mot père dont il dépend structuralement, mais aussi avec le mot Alfred, dont il est structurlement indépendant.*

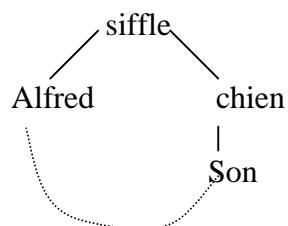
Ce que Tesnière est en train de dire ici est que 'son' en tant que mot a deux valeurs – l'une comme un déterminant du mot qu'il détermine et dont il dépend structuralement, l'autre comme un anaphorique qui renvoie à un mot avec lequel il a une relation de référence mais qui n'a aucune relation structurale avec lui. Tesnière explique ces deux valeurs de l'adjectif possessif avec un stemma comme suit :



où le trait pointillé montre la valeur anaphorique de 'son'. C'est-à-dire, le stemma montre la relation de référence existant entre l'adjectif possessif et le nom d'où celui-là tire sa valeur de référence ; en l'occurrence, 'son' qui est un élément anaphorique, a Alfred comme son antécédent ou aux termes de Tesnière, comme sa source sémantique.

Selon la théorie de Tesnière, toute anaphore suppose deux connexions sémantiques ; 1) celle qui double la connexion structurale, 2) la connexion sémantique supplémentaire qui constitue l'anaphore. La connexion sémantique qui double la connexion structurale exprime un rapport de détermination. Ainsi, dans l'exemple 'Alfred aime son père', le mot 'son' exprime que l'idée de 'père' est déterminée par celle d'Alfred. Il s'agit du père d'Alfred, non d'autre. La connexion anaphorique, au contraire, exprime une identité et constitue par là, un véritable renvoi sémantique. Ainsi, dans l'exemple ci-dessus, le mot 'son' exprime l'idée d'Alfred, à laquelle il se réfère, puisque 'son' = de lui et que lui = Alfred.

Pour expliquer davantage le terme de la possession, Tesnière dit encore que dans le cas particulier des pronoms et adjectifs dits possessifs, il tombe sous le sens que tout rapport de possession suppose un possesseur et un possédé. Ainsi dans la phrase : 'Alfred siffle son chien', l'anaphorique 'son' est relié par une connexion sémantique structurale au possédé 'chien', et par une connexion sémantique anaphorique au possesseur 'Alfred'. Il représente cette phrase avec le stemma ci-dessous pour montrer la relation de 'son' avec le possesseur et le possédé:



Le possesseur qui a une relation de référence avec l'anaphorique 'son' est relié à celui-ci dans le stemma par un trait pointillé et le possédé ayant une relation structurale de détermination avec lui est relié par une trait plein.

(ii) **L'équivalent yoruba du pronom possessif du français**

Toute cette analyse est faite pour montrer que les mots appelés adjectifs possessifs surtout ceux ayant la troisième personne comme possesseur, renferment la valeur anaphorique et peuvent donc servir comme éléments de reprise. Donc, nous allons voir le fonctionnement de ces mots anaphoriques surtout ceux qui ont la 3<sup>e</sup> personne comme possesseurs, dans les textes écrits en français et en yoruba. Comme il a été exposé dans l'introduction de ce travail, 'son', 'sa', 'ses', ont comme équivalents en yoruba le mot 'rè' et, 'won' est l'équivalent yoruba de 'leur' et 'leurs'. Examinons les textes suivants pour voir comment ces mots fonctionnent au niveau référentiel dans les deux langues :

- a) *Ibikibi ti Efoiyé ba ran ofa rè ni ilo. (D.O. Fagunwa, op.cit: 56)*

Traduit littéralement : *N'importe où qu'Efoiyé envoie son arche, elle y va*

*En tant qu'archer d'expérience, Efoiyé n'avait pas l'habitude de rater ce qu'il aurait visé. (D.O. Fagunwa/ O. Abioye; op.cit:*

- b) *Jésus dit à ses disciples : Il est impossible qu'il n'arrive pas des occasions de chute, mais malheur à celui par qui elles arrivent ! (Luc, chapitre 17, verset 1)*

*Nigbana li o (Jesu) wi fun awon omo-ehin rè pe, Ko le şe ki ohun ikosè ma de : sugbọn egbé ni fun u , nipasę ęniti o ti wá.*

Les deux textes montrent l'emploi des déterminants possessifs en français et en yoruba. Dans le texte a) 'son' détermine le nom 'arche' mais il y a une relation de référence entre lui et 'Efoiyé' qui est le possesseur de l'arche et c'est le nom propre 'Efoiyé' qui lui assigne son pouvoir d'avoir une représentation actuelle. Son équivalent yoruba, 'rè', lui aussi, possède la même valeur de déterminant du nom 'ofa' qu'il post-détermine et aussi la valeur référentielle

par laquelle il a comme sa source sémantique, pour emprunter ce terme à Tesnière, le nom propre 'Efoiyé'. Le texte b) présente la même situation sauf que le possesseur est au singulier comme dans le texte a) alors que le 'possédé' est au pluriel, d'où l'emploi de 'ses' qui se rapporte toujours anaphoriquement au nom propre 'Jésus'. 'Ses disciples' = les disciples de Jésus. En yoruba, cette marque de pluralité des 'possédés' n'est pas marquée sur l'élément de détermination / anaphorique 'rè' mais c'est grâce aux prédéterminant 'awọn' qui accompagne le nom 'ọmọ-èhin', l'équivalent de 'disciples', qu'on peut savoir qu'il s'agit d'un nom au pluriel.

Néanmoins, le yoruba possède un emploi logophorique du déterminant possessif lorsque le possesseur se trouve dans la proposition principale qui précède la subordonnée où se trouve le 'possédé' et le mot qui le détermine ; C'est juste comme l'emploi logophorique du pronom 'òun' à la place de 'ò', l'équivalent de 'il'. Prenons à titre d'exemple, la phrase qui suit :

*Bi on kò tilẹ ri nkan nā, bi o (Efoiyé) ba sa ti sọ pe on (oun) fè ki ofa on (òun) lọ ba a, ofa rè yio... ( D.O. Fagunwa, ibidem:56)*

Littéralement traduit :

*Même s'il (Efoiyé) ne voyait pas la chose qu'il voulait tuer, une fois qu'il disait qu'il voulait que son arche allât la tuer, son arche irait.*

L'emploi de cette forme de déterminant possessif qui a toujours 'Efoiyé' comme sa source sémantique, aide à éviter toute possibilité d'ambiguïté. L'emploi de 'rè' a la possibilité d'avoir l'arche comme l'arche d'une autre personne que Efoiyé alors qu'avec l'emploi de 'on' ou 'oun', – son orthographe en yoruba contemporain, il n'y pas d'autre source de référence que Efoiyé . Comme il est montré dans cet exemple, le français se sert toujours dans ce cas de 'son', qui a la possibilité de ne pas renvoyer à Efoiyé dans le contexte mais à un autre référent hors du texte.

D'ailleurs, lorsqu'un 'possédé' dispose de plus d'un possesseur, en français, bien entendu, c'est le déterminant possessif 'leur' qui est d'usage et si le possédé' est au pluriel, on se sert du déterminant leurs. Le yoruba, lui aussi, fait ce genre de distinction. A la place de 'rè', lorsqu'un 'possédé' a plusieurs possesseurs, c'est le déterminant anaphorique 'wọn' qu'on utilise. Lorsqu'il s'agit de plusieurs 'possédés' et plusieurs possesseurs, c'est toujours le déterminant 'wọn' qui est post posé aux 'possédés,' mais il y a l'emploi du marqueur du pluriel 'awọn' qui se place avant les 'possédés'. A titre d'exemple, examinons les textes suivants :

a) *Àṣé ilu awọn eiyení ; ogongo ni oba won ( D.O. Fagunwa, op.cit:61)*

*C'était la ville des oiseaux, l'autruche était leur roi.*

b) *Awọn iwin wonyi yato si awọn ti mo ti ma nri, bi enia ni gbogbo won ri...  
Oba won ti ri mi bi mo ti yo lokankan. ( D.O. Fagunwa:ibidem: 27)*

*Ces trolls étaient différents de ceux que je voyais d'habitude ; ils étaient tous comme des êtres humains,... Leur roi m'a aperçu de loin.*

c) *Òpò níní won (àwọn olórin) ló dèni tó nlò síilùú Òyìnbó... láti ... dá  
awon olólùfè won lára yá. (Alaroye Magasini du 31- 8- 1999 ; p. 25).*

*Plusieurs d'entre eux (des musiciens) sont parmi ceux qui vont en Europe pour amuser leurs admirateurs.*

Les trois exemples montrent l'emploi des déterminants possessifs ayant une relation de référence avec des SN pluriels. Dit autrement, leurs sources sémantiques dites antécédents, sont au pluriel dans les deux langues. Par exemple, dans le texte a), 'leur' aussi bien que 'wọn' ; son équivalent yoruba, sont utilisés parce que les SN auxquels ils se rattachent anaphoriquement, sont au pluriel :- 'les oiseaux' et 'awọn eiyé' respectivement. Le texte b)

présente le même cas où l'élément déterminé est au singulier dans les deux versions alors que le déterminant entretient une relation anaphorique avec un antécédent ou une source sémantique qui est au pluriel ; en l'occurrence, 'ces trolls' et 'awọn iwin wọn' qui sont anaphorisés par 'leur' et 'wọn' déterminent respectivement 'roi' et 'oba'. Le cas du texte c) est un peu différent en ce sens que les anaphoriques et les anaphorisés sont au pluriel dans les deux langues. La marque du pluriel est faite en français par la flexion avec 's' suffixé à 'leur' alors que c'est le pré-déterminant 'awọn' qui marque le pluriel en yoruba ; ce qui montre que 'leurs' et 'awo – wọn' renvoient aux éléments au pluriel, à savoir ; 'plusieurs d'entre eux' (des musiciens) et 'òpò níní wọn' (àwọn olórin) respectivement.

Plus encore, comme sa forme au singulier, 'rè', 'wọn' du yoruba dispose d'une forme logophorique qu'on peut utiliser pour éviter toute possibilité d'ambiguïté surtout lorsque son antécédent ou sa source sémantique de référence se trouve dans une proposition principale et lui, il se trouve dans la subordonnée ou bien lorsqu'il y a la possibilité d'avoir deux référents comme candidats à la référence de l'anaphorique. A titre d'exemple, voyons le texte qui suit :

... àwọn òtá Yorùbá... ní láyéláyé ọmọ Odùduwà kò lè la ọmọ Haúsá mólè  
lójú èmí àwon.(Alaroye Magasini ; *ibid:25* )

*Traduit littéralement:*

*Les ennemis des Yoruba... disaient qu'aucun des enfants d'Oduduwa ne pourra pas battre les enfants d'origine haussa à leur vivant.*

Ici, là où 'leur' peut et peut ne pas renvoyer au SN 'les ennemis des Yoruba', qui est dans ce contexte, son antécédent, le logophorique 'àwọn' par contre, ne peut avoir autre référent que 'àwọn òtá Yorùbá', l'équivalent du SN 'les ennemis des Yoruba'. L'emploi de 'leur' dans ce contexte est exactement comme celui de 'wọn' qui peut avoir un autre référent que le bon

réfèrent à l'intérieur ou hors du texte. Dans ce texte, 'leur' aussi bien que 'wọn' peuvent avoir respectivement, même à l'intérieur du texte 'des enfants d'Oduduwa' et 'omọ Odùduwà' comme antécédents et ils peuvent également renvoyer à d'autres référents hors du textes.

Par ailleurs, comme 'wọn', l'équivalent du pronom personnel 'ils' peut s'utiliser pour désigner un seul individu comme signe de politesse ou de respect, 'wọn' en tant qu'adjectif dit possessif ayant la valeur référentielle, peut aussi s'utiliser pour renvoyer à une seule personne comme son antécédent. Par exemple parlant de la voiture de son père et de la femme de son frère aîné, on dit comme dans les deux exemples ci-dessous respectivement :

- a) *Nítorí pé òkọ témí bájé, ni bábabá mí bá sọ wípé kí ngebé okò àwọn lọ sí ibi tí mo fé lọ.*

*Puisque ma voiture est en panne, mon père m'a dit donc de prendre sa(leur) voiture pour aller là où je voulais aller.*

- b) *Gbogbo ìgbà ni ègbón mi máa n bá ìyàwo won jà nítorí owó ilé-ìwé àwọn omọ wọn.*

*Tout le temps mon frère(aîné) se querelle avec sa(leur) femme à cause des frais de la scolarité de leurs enfants.*

Dans les deux exemples 'àwọn' et 'wọn' renvoient à 'bábabá mí' – mon père – et à 'ègbón mi' – mon frère aîné respectivement. Autrement dit, 'àwọn' et 'wọn' ici ont vraiment comme équivalents français l'anaphorique 'sa', qui renvoie aux SN 'mon père' et 'mon frère aîné' dans les deux phrases et non pas 'leur'. Leur emploi est un signe de respect ou de politesse.

Il est nécessaire aussi de le dire à ce stade que le yoruba peut se servir des déterminants possessifs ayant la forme de pronoms possessifs pour anaphoriser. En d'autres termes, l'emploi des formes qui ressemblent à la forme tonique de l'adjectif possessif du français est en cours en yoruba alors que cette forme est devenue archaïsante en français. Il s'agit de l'emploi de 'tirè', 'tiwọn' ou 'tàwọn' dont les équivalents sont 'un sien', 'un leur' comme dans les exemples suivants :

*'Un sien livre est sur la table' au lieu de 'Son livre est sur la table'.*

*Le patron jura qu'un vieux sien matelot était un cuisinier estimable (exemple tiré de Wagner et Pinchon : 1991 : 85)*

Mais alors que cette tournure est considérée comme une tournure littéraire archaïsante en français, son équivalent est toujours d'usage en yoruba surtout lorsqu'il y a l'opposition entre deux individus ou deux choses. Son emploi aide à éviter la possibilité d'ambiguïté dans l'emploi de 'rè' tout simple en ce sens qu'il est souvent utilisé pour particulariser son référent. Citons 1<sup>er</sup> Samuel, chapitre 3,, versets 1-2, et un passage du roman Ogboju ode, à titre d'exemple :

a) *omo na Samuèli nṣe iranṣe fun Oluwa niwaju Eli.*

*Òrọ Oluwa si ṣowón lojọ wọnni; ifihàn kò pò. O si ṣe li akoko na, Eli si dubulẹ ni ipo tirè.*

*Le jeune Samuel était au service de l'Eternel auprès d'Eli.*

*La parole de l'Eternel était rare en ce temps-là, les visions n'étaient point fréquentes. En ce même temps, Eli était couché à sa place.*

b) *Kò iti i to işeju kan ti ọkunrin yi (oba) soro rè tan nigbati Maleka nā kan a lara... O fí orun nlanla kun ọba nā. Léhin eyinni, o ṣo gbogbo aṣo rè di akisa... Maleka nā si ṣo ara tire pāpā dabi to oba yi.... (D.O. Fagunwa, op.cit:96)*

*Il fut à peine une minute que cet homme (le roi) eut terminé sa parole lorsque l'ange descendit sur lui et le fit tomber dans un sommeil profond. Après cela, il changea tous ses habits en haillons... Cet ange changea aussi son corps. (un sien corps)*

L'emploi de 'tirè' au lieu de 'rè' dans le texte a) montre qu'il s'agit de la place propre à Eli et non à une autre personne. Par exemple dans la version française où 'sa' détermine 'place', ce déterminant possessif dans sa valeur anaphorique peut et peut ne pas renvoyer à Eli. Il peut

avoir Samuel comme son antécédent. Par contre, l'emploi de 'tirè' particularise Eli comme le seul candidat à l'assignation du référent à cet élément anaphorique. Cette possibilité d'ambiguïté est plus évidente dans le texte b) où on peut lire que 'son' renvoie toujours au SN 'cet homme' qui est le roi dans le texte parce que c'est de lui qu'on parle jusque-là. Plus encore, les anaphoriques 'sa' et utilisés précédemment renvoient à lui. Or 'son' a comme antécédent 'l'ange'. Ceci est bien clair en yoruba où 'tirè' veut dire 'le sien', c'est-à-dire le corps de Maleka ; l'ange,- qui fait l'action de changer ou de transformer,- et non pas le corps d'une autre personne.

### (iii) **Conclusion**

A quelques exception près, - (l'emploi de 'won' de respect et de 'won' logophorique et celui de l'équivalent yoruba de la forme tonique de l'adjectif possessif du français),- les déterminants possessifs en français et en yoruba, l'on peut dire, fonctionnent presque de la même façon. Dans les deux langues, ils possèdent les deux valeurs de détermination et d'anaphore. Donc, on peut conclure que bien que le yoruba soit une langue récemment mis sous forme écrite par rapport au français, qui a connu la forme écrite depuis des siècles, le français ne se voit pas comme étant supérieur au yoruba dans l'emploi du déterminant possessif comme élément de reprise. Autrement dit, le français n'utilise pas plus que le yoruba les déterminants possessifs comme anaphoriques.